

LE PIONNIER DU VERCORS

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES
PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS



— N° 49 —
nouvelle série

JANVIER 1985
TRIMESTRIEL



« La différence entre un Combattant et un Combattant volontaire, c'est que le Combattant Volontaire ne se démobilise jamais. »

Maréchal KENIG.

Bulletin trimestriel de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique
par décret du 19 juillet 1952
(J.O. du 29-07-1952, page 7 695)

Siège Social : PONT-EN-ROYANS (Isère)

Siège administratif :

26, rue Claude-Genin, 38100 GRENOBLE
Tél. (76) 54-44-95 - C.C.P. Grenoble 919-78 J



Eugène CHAVANT dit CLÉMENT

1894-1969

Chef Civil du Maquis du Vercors
Compagnon de la Libération

PRESIDENT-FONDATEUR

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

M. le Préfet,
Commissaire de la République de l'Isère
M. le Préfet,
Commissaire de la République de la Drôme
Général d'Armée
Marcel DESCOUR (C.R.)

Général de Corps d'Armée
Alain LE RAY (C.R.)

Général de Corps d'Armée
Roland COSTA de BEAUREGARD (C.R.)
Eugène SAMUEL (Jacques)

Le Chef de Corps du 6^e B.C.A.

VICE-PRÉSIDENT D'HONNEUR :
Paul BRISAC

PRÉSIDENTS NATIONAUX HONORAIRES :

Abel DEMEURE

Georges RAVINET

PRESIDENT NATIONAL :

Colonel Louis BOUCHIER

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :

Albert DARIER

Les articles parus dans ce Bulletin sont la propriété
du « PIONNIER DU VERCORS » et ne peuvent être
reproduits sans autorisation.

SOMMAIRE N° 49 - Nouvelle série

Le Mot du Président	1
Annuaire - Enquête	2
Activités - Les livres	3
L'Odyssée du Capitaine Volume	6
13-15 juin 1944 à Saint-Nizier	8
Malleval	15
Colloque sur les maquis	16
Holocauste	18
Grotte de la Luire	19
Documents philatéliques	21
Colloque Spiritualité - Résistance	25
Mon père, ce terroriste	32
L'Esparron	36
9 juin 1984 - Le Chemin de la Liberté	39
Courrier - Distinctions - Joies et peines	40

Le Mot du Président



L'année 1984 est terminée et l'usage veut que l'on exprime le souhait de lendemains meilleurs pour la nouvelle année qui commence. Fidèle à cette tradition, j'adresse à tous les Pionniers et à leurs familles mes vœux les meilleurs et les plus fraternels pour l'année 1985.

L'année achevée a été riche en événements de toutes sortes pour notre Association. Elle a été celle du quarantième anniversaire des Combats du Vercors et, fidèle aux vœux que je vous adressais dans le bulletin de janvier 1984 en souhaitant qu'elle fût placée sous le double signe de l'amitié et de la tolérance, je vous ai demandé de réintégrer les camarades qui avaient été exclus de l'Association. Je vous remercie de l'avoir fait, mais j'ai malheureusement le regret de constater, aujourd'hui, que cela n'a donné aucun résultat positif pour une plus grande amitié et une meilleure compréhension entre les anciens résistants du Vercors.

Notre Association a assumé seule, avec la Préfecture de la Drôme, l'organisation des cérémonies, ce qui a occasionné une surcharge très importante de travail au Bureau National. « Ne tirez donc pas trop sur le pianiste », d'autant que le « maître d'œuvre » en la matière était la Préfecture de la Drôme.

A l'occasion de ce quarantième anniversaire, j'ai pris personnellement l'initiative de proposer dix-huit camarades — parmi ceux qui avaient adressé au Bureau leur fiche individuelle de renseignements — pour l'attribution d'une décoration. Huit d'entre eux seulement ont été retenus et honorés.

Tout n'a donc pas été parfait, et les critiques ont été nombreuses. Mais il est trop facile d'attendre du Bureau National que tout soit réglé et que tout soit fait conformément au désir de chacun. Il n'est possible de continuer notre action que si chacun de nous est solidaire des décisions prises collectivement par le Conseil d'Administration. Il appartient donc à chacun de faire connaître ses doléances à ses représentants directs qui siègent à ce Conseil.

Par ailleurs, les membres du Bureau National et du Conseil d'Administration, pas plus que le Président National, ne sont pas inamovibles, et il est loisible d'en changer par le biais des votes émis lors des assemblées générales.

Je souhaite donc à tous et chacun la sagesse nécessaire pour faire le bon choix des dirigeants de l'Association lors de la prochaine assemblée générale qui aura lieu à Autrans le 19 mai prochain.

Que 1985 prouve une fois de plus combien est solide notre amitié et que cette amitié soit garante de la bonne marche de notre Association.

C'est là mon vœu le plus cher, et je souhaite que ce soit également le vôtre à tous.

Colonel Louis Bouchier.

Annuaire, Décorations, Enquêtes.

*Le Président National,
Le Bureau National,
Le Conseil d'Administration*

et la Rédaction du

“PIONNIER DU VERCORS”

*adressent, aux membres de
l'Association, à leurs familles
et à tous leurs amis lecteurs,
leurs meilleurs vœux
pour l'année 1985.*

Ce numéro 49 qui vous parvient en début d'année 1985 remet à jour la parution normale de votre bulletin. En effet, le numéro 47 de juin dernier n'était pas très fourni en nouvelles et rubriques concernant l'Association puisqu'il était principalement une plaquette-programme du quarantième anniversaire. Les numéros 48 et 48 bis ne sont sortis que récemment, avec un retard dû à leur importance et au travail qu'ils ont nécessité. Vous avez attendu patiemment. La Rédaction vous en remercie en vous présentant ses excuses et en souhaitant votre indulgence pour ce retard.

Nous voudrions vous mettre à contribution et nous espérons que vous voudrez bien nous suivre dans notre démarche.

Concernant d'abord tous nos lecteurs — membres de l'Association et abonnés hors Pionniers — nous vous demandons ce que vous pensez de votre bulletin. Nous avons besoin de savoir s'il correspond à ce que vous en attendez, ses qualités, ses défauts ou insuffisances. Nous sollicitons vos observations et vos suggestions qui seront pour nous du plus grand intérêt. Ceci bien sûr en voulant bien considérer qu'il est fait avec les moyens du bord, tant du point de vue financier que du point de vue rédactionnel.

Nous voudrions aussi avoir votre aide sur un deuxième point qui est la mise à jour des fiches individuelles. Certains vont dire qu'ils ont déjà envoyé ces renseignements, mais nous leur demandons ce travail supplémentaire car, pour la plupart, nous n'avons pas **tous** les éléments nécessaires. Ces fiches permettront de connaître la situation de chacun au regard des conditions fixées pour l'attribution de décorations et d'établir éventuellement une proposition au profit de ceux qui rempliraient les conditions. Il est donc particulièrement demandé de donner les renseignements avec une précision absolue, sans laquelle toute demande est vouée à l'échec. Pour l'année 1985, les fiches retenues seront celles qui nous parviendront avant le **25 février**.

En 1975 — cela fait dix ans —, nous avons pu sortir un annuaire. Il lui avait principalement été reproché de ne comporter que les noms des adhérents à notre Association. Nous voudrions essayer de bâtir un annuaire aussi complet que possible des anciens du Vercors. Comme vous pouvez l'imaginer, c'est un travail immense. Surtout si, comme il serait souhaitable pour une meilleure utilisation, il devait comporter le maximum de renseignements sur chacun. Il nous serait enfin très utile de retrouver les adresses de toutes les familles des morts dont beaucoup nous échappent, ainsi que des anciens n'ayant pas encore, pour des raisons aussi variées que nombreuses, rejoint notre Association.

Nous voulons avoir bon espoir dans votre collaboration et vous en remercions.

LIVRES

Quelques-uns de nos camarades et lecteurs qui s'intéressent aux ouvrages parus sur la Résistance trouveront dans cette rubrique des titres de livres récemment parus. Il ne s'agit évidemment que d'une information pour ceux qui ne sont pas accompagnés d'une note de lecture.

LA BATAILLE DE PROVENCE par Paul Gaujac. Editions Lavauzelle, 20, rue de Léningrad, 75008 Paris.

UNE HISTOIRE D'HONNEUR : LA RÉSISTANCE par J.-P. Vittori. Editions Ramsay, 9, rue du Cherche Midi, 75006 Paris.

LA FRANCE LIBÉRÉE - 1944-1945 par Ch.-L. Foulon. Editions Hatier, 59, boulevard Raspail,

DRAMES ET SECRETS DE LA RÉSISTANCE par Gilles Lévy. Presses de la Cité, 8, rue Garancière, 75285 Paris Cedex 06.

Nous recommanderons ici un livre, traitant d'un tout autre sujet :

EN ÉQUIPAGE SUR « NORATLAS », LA « GRISE » DES TRANSPORTEURS par J.-C. Noguellou. Editions France-Empire, 68, rue J.-J. Rousseau, 75001 Paris.

Tous ceux de nos camarades qui sont fidèles à nos cérémonies anniversaires à Saint-Nizier ou Vassieux ont vu chaque fois y participer des équipages de l'Escadron « Vercors », notre filleul. Quelques Pionniers ont aussi eu l'occasion ou la chance d'aller à Reims ou à Toulouse dans un de leurs Noratlas. Mais nous nous représentons mal jusqu'ici ce que pouvait être le travail de ces équipages lorsqu'ils sont sur leur base, à Reims autrefois, à Toulouse-Francazal maintenant.

Ce livre leur apprendra beaucoup de choses sur leur très importante activité, à bord de leur « Grise » comme ils appellent familièrement le Nord 2501.

Le capitaine Jean-Claude Noguellou — qui n'est pas de l'Escadron « Vercors » mais d'un autre tout semblable — nous raconte l'histoire de cet avion de transport, aux missions multiples, et qui sera bientôt remplacé, après plus de trente ans de bons et loyaux services dans tous les cioux du monde, par le Transall.

C'est une évocation de l'ambiance de la vie d'équipage chère à tous les transporteurs, qui nous est donnée avec beaucoup de sincérité. Par une écriture simple, spontanée, l'auteur nous fait partager cette vie particulière, avec ses fortes traditions, ses anecdotes et aussi ses émotions et ses joies.

Lorsqu'ils auront lu ce livre, les Pionniers auront un autre regard et plus de sympathie encore pour leurs « filleuls ».

ACTIVITÉS

■ Le 19 octobre, l'Association n'a pu déplacer une délégation à Dammary pour la cérémonie anniversaire de l'accident d'avion de l'Escadron « Vercors ». Une gerbe commune a été déposée par nos jumeaux de l'Amicale des F.F.I. d'Epernay et sa région.

■ Le 30 octobre, l'Association était représentée par le Secrétaire National à la réunion tenue à l'hôtel de ville de Grenoble par la municipalité pour l'organisation d'un concours dans les classes de C.M. 1 et C.M. 2 des établissements scolaires de Grenoble, dans le cadre du quarantième anniversaire de la libération de la ville et de l'Isère.

■ Dimanche 18 novembre, le Drapeau National était présent au dépôt de gerbe effectué au Monument de la Résistance de Grenoble par M. le Maire de Paris, Ville Compagnon de la Libération. Le Président National était accompagné de plusieurs Pionniers de Grenoble et Villard-de-Lans.

■ Dimanche 25 novembre, avait lieu l'assemblée générale de l'Amicale des F.F.I. d'Epernay et sa région. Quelques camarades avaient pu s'y rendre. Une gerbe a été déposée et deux Pionniers ont reçu la Médaille de cette Amicale : le Président Maurice Repellin d'Autrans et Lucien Daspres du Bureau National, que nous avons plaisir à féliciter ici.

CARTOPHILIE

Le neveu de l'un de nos camarades tombé au Vercors, collectionneur de cartes postales anciennes de la région des Vosges, aimerait entrer en relations avec des collectionneurs d'autres régions pour transactions éventuelles.

S'adresser à M. Lionel GUIGUES, rue de la Fontaine, 88170 HOUDECOURT.

ÊTRE DISPONIBLE...



Il m'a quelquefois été posé la question suivante : « Pourquoi telle personne occupe aujourd'hui telle fonction ou telle responsabilité au sein de divers organismes ou associations alors que son passé ne le désignait pas particulièrement à cette affectation ? »

Il n'est pas toujours facile de répondre à une semblable question, d'abord parce que pour faire état d'un jugement aussi impartial que possible, il est indispensable de posséder les données d'une conduite individuelle déterminée. Ce qui, bien souvent n'est pas le cas, ensuite il est toujours délicat de blesser un ami ou un compagnon lorsque le doute vous assaille.

La logique voudrait que le passé « non intime » de chacun soit connu et respecté, et qu'il demeure, en quelque sorte une caution pour le présent et l'avenir.

La logique voudrait également que chacun, connaissant son propre passé et sachant le fait de ses actions s'en tienne dans sa conduite à une rigueur et une réserve de bon aloi.

Dans la vie, les réalités sont souvent bien différentes de ce critère et cela pour de nombreuses raisons.

C'est d'abord, pour chacun d'entre nous, le désir ou non de prendre des responsabilités avec toutes

les servitudes inhérentes à celles-ci. C'est accepter de s'exposer aux critiques qui ne manquent pas. Enfin, c'est être disponible.

Voici quelques bases pouvant susciter la réflexion, bien que l'on pourrait y ajouter quelques autres aspects. Par exemple, une timidité qui empêche parfois des gens très capables de s'exprimer ou d'agir en public, alors que d'autres, sans complexes, profitent de ces hésitations ou occasions pour s'imposer une fois pour toutes.

Par contre, d'autres ne souhaitent en aucune manière aliéner une partie de leur temps au service d'une association.

Mais en définitive, rien ne vaut une présence, un contact visuel ou du moins une ouverture par correspondance avec ceux qui ont recueilli la confiance des adhérents. Car en l'absence de telles rencontres, où deviennent possibles les échanges d'idées, comment déceler les bonnes intentions ou les concours qui pourraient s'offrir sans aucun calcul ?

Comment deviner les sentiments qui se cachent dans les battements des cœurs, si ceux-ci restent à distance et n'osent s'exprimer ?

*Adrien Leducq.
(Bulletin de l'Amicale des
F.F.I. d'Epernay et sa région)*

Avez-vous pris date ?

**L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE
se tiendra
LE DIMANCHE 12 MAI 1985
A AUTRANS**

Détails et directives dans le prochain numéro

IMAGES DU CONGRÈS DE SAINT - JEAN - EN - ROYANS



Dépôt de gerbe par Mme Y. Berthet et le Colonel Bouchier.



Les personnalités.



Les décorés, de gauche à droite : Mme Yvonne Berthet, MM. Paul Fustinoni, Roger Thomas, Georges Uzel, Marius Zarzoso.

L'ODYSEE

DU CAPITAINE VOLUME ⁽¹⁾



Le 21 juillet 1944, le Vercors était entièrement encerclé et, d'après les renseignements parvenus au P.C., on pouvait déjà se rendre compte qu'il ne s'agissait pas seulement d'une opération ayant pour but de dégager les itinéraires, mais d'une attaque générale en force par plus de 30 000 Allemands.

Le lieutenant-colonel Hervieux (2), commandant la défense du Vercors demanda un officier pour faire une liaison avec le maquis de l'Oisans, afin de le mettre au courant de cette menace et préparer sa participation au combat.

Je me propose pour effectuer cette mission. Après une étude rapide sur la carte, je me dirige vers la grotte où étaient dissimulés notre matériel radio et la majorité des fonds de la mission « Eucalyptus ». Je dépose mon équipement et une partie de l'argent qui était en ma possession et je pars, accompagné du lieutenant Jail, officier de liaison de l'Oisans, qui devait rejoindre son unité.

Le 21 au soir, nous étions à Herbouilly, P.C. du capitaine Goderville (3), mais la nuit nous en repartions en profitant d'une patrouille qui se dirigeait vers les avant-postes de Corrençon. Il tombait une pluie torrentielle qui dura les 56 heures qui suivirent, sans interruption.

Nous essayons de progresser ensuite en direction du Frier, mais nous rencontrons une patrouille allemande qui nous tire dessus. Nous regagnons Herbouilly.

Le 22 juillet, vers 2 heures du matin, nous quittons à nouveau le P.C. du capitaine Goderville et, sous la direction de deux guides (4), nous parvenons en direction du Pas de l'Ane pour rejoindre directement le Pas de la Balme.

Au Pas de l'Ane, le guide qui marchait devant nous est grièvement blessé par une mine (5) et le second fortement commotionné. Je reçois des contusions nombreuses qui m'ont beaucoup gêné par la suite pour marcher.

Nous continuons, sans guide, avec Jail et le lieutenant Foillard qui nous avait rejoints. Il cherchait à établir une liaison avec son petit groupe parti du Pas de la Balme. Dans l'après-midi, après avoir marché toute la journée dans le brouillard, Jail ayant reconnu son chemin, nous passons la ligne des crêtes et nous rencontrons un garde forestier qui nous signale la présence d'Allemands entre nous et le Pas de la Balme. Nous obliquons donc vers le sud pour trouver un autre passage. Nos recherches n'ayant pas abouti, nous redescendons vers une cabane de bergers où nous passons la nuit.

Nous apprenons alors que les Allemands ont effectué de nombreuses opérations de ratissage dans la région. Le lendemain, 23 juillet, nous partons à 4 heures du matin et nous parvenons à franchir la crête par un passage situé au sud du Pas de la Balme. Nous commençons à descendre sans encombre, grâce à un épais brouillard. Une compagnie d'alpins allemands nous a croisés deux fois sans nous apercevoir. C'est cette compagnie d'ailleurs qui devait procéder au nettoyage du Pas de la Balme d'où un seul survivant devait réussir à s'échapper.

Vers 10 heures, nous sommes à Château-Bernard, nous prenons des renseignements sur Saint-Guillaume et décidons de continuer dans cette direction. Tout à coup, au moment où nous nous approchons du Pont de la Gresse à l'entrée du village, des balles sifflent tout autour de nous et bientôt nous sommes complètement encerclés par un détachement allemand. Impossible de fuir, nous sommes prisonniers.

Après quelques hésitations, les soldats nous conduisent à leur officier qui observe à notre égard une attitude correcte. Mais il nous apprend qu'il va nous remettre entre les mains de la police allemande qui vient justement d'arriver dans le village.

Après nous avoir fortement brutalisés, les policiers procèdent à une fouille minutieuse. J'avais sur moi 180 000 francs et une micro-photo du code secret de la radio que je réussis heureusement à dissimuler entre deux doigts. Pendant une heure, nous sommes ainsi malmenés et ces brutalités sont constamment accompagnées de cette question : « Tu viens d'Alger ou de Londres ? » suivie de menaces de mort.

Au cours d'un « passage à tabac », je m'écroule sur le sol et je réussis à enfouir le précieux code dans le gravier (6). On nous fait ensuite monter dans un car, accompagnés de trois jeunes ramassés également près de Saint-Guillaume. Nous sommes assis sur une banquette distincte. Nos gardiens montent et nous démarrons en direction de Vif. A un certain moment, j'aperçois une mitraillette qu'un soldat négligent laissait traîner. Je calcule rapidement la possibilité de tenter un coup de force. Puis, après réflexion, je renonce, car je me souviens que Jail redoutait une telle action par crainte de représailles sur sa famille. Puis j'ignorais si l'arme était chargée et je savais qu'en cas d'insuccès, j'entraînais tous mes camarades à un massacre général.

Ensuite, nous sommes conduits dans une ferme située près des Saillants (7). On nous fait descendre et nous sommes alignés dans la cour.

Pendant six heures, les boches nous frappent à coups de pied, de talon, de poing ou de canne. Estimant sans doute que j'étais le chef de cette expédition, ils me prennent à part et s'acharnent sur moi d'une façon toute particulière. C'est ainsi qu'ils me menacent constamment de me crever les yeux et même tentent plusieurs fois de passer à l'exécution en jetant contre mon visage l'extrémité ferrée d'une canne de montagne. J'esquive les coups, mais mon front porte encore les empreintes de cette sauvagerie.

Puis ils me déboîtent les épaules en me serrant fortement les coudes derrière le dos. Entre deux brutalités, ils me répètent sans cesse cette éternelle question : « Es-tu de l'À.S. d'Alger ou de Londres ? » Je ne réponds pas.

Vers 21 heures, on nous reconduit vers le car, après nous avoir retiré tout ce que nous possédons. Nous comprenons alors avec certitude que nous allons être fusillés. Quinze Allemands montent avec nous et nous conduisent sur la route de Saint-Guillaume vers une ancienne cimenterie (8). On nous fait descendre de voiture avec les brutalités habituelles.

Nous nous réunissons autour de Jail, et au milieu des moqueries allemandes, nous faisons à haute voix une courte et dernière prière.

Jail demande ensuite pardon à Dieu et à nous tous. Les Allemands éclatent de rire ; « Les terroristes font toujours leur prière avant qu'on les fusille » disent-ils. Le lieutenant Fayard répond dignement : « Nous ne sommes pas des terroristes. »

Les Allemands nous font ensuite monter le long du ravin, au fond duquel coule le torrent et nous nous asseyons dans un pré, les uns à côté des autres, en silence.

Le peloton d'exécution se met en place, à vingt mètres de nous, et nous restons sous la garde de cinq hommes. Le feldwebel s'avance et crie : « Les deux premiers ». C'est le lieutenant Foillard et un jeune qui se trouvent ainsi désignés. Sans dire un mot, ils se lèvent et, la tête haute, avec une dignité suprême, marchent vers le lieu d'exécution. Ils se mettent à genoux et sont aussitôt massacrés, de dos, par sept ou huit boches armés de pistolets ou de mitraillettes. Puis le feldwebel revient et dit : « Deux autres ». C'est au tour de Jail et d'un second jeune. Jail se lève et emmène avec lui son malheureux camarade. Leur attitude à tous deux est magnifique de simplicité, de grandeur et de résignation. On se sentait déjà dans l'irréel. Ils sont aussitôt fusillés dans les mêmes conditions.

Pour moi, j'avais remarqué que le feldwebel, après avoir appelé ses victimes, relevait son pistolet. J'étais épuisé par la fatigue de ces longues heures de marche et par les mauvais traitements. Mes épaules déboîtées me faisaient horriblement souffrir, mais j'étais résolu à tout risquer plutôt que de me laisser abattre comme un chien. Sur ma poitrine découverte, un Allemand aperçut une médaille. Il dit « Catholique ! » avec un tel accent que je devine que mon gardien est d'origine russe. « Si tu crains Dieu, lui dis-je, rate-moi. » D'un signe, il m'indique qu'il désavoue la barbarie allemande. « Ce n'est pas

nous, dit-il, ce sont les Allemands. » Mais il est passif.

Voici le feldwebel qui revient : « Les deux derniers, crie-t-il. » Je fais semblant de me lever avec peine, je serre violemment la main du dernier jeune qui était à mes côtés, un jeune gars de 17 ans. Le pauvre gosse, avec étonnement et résignation, attend la mort. Je surveille du coin de l'œil le revolver, et dès que celui-ci est relevé, d'un bond je m'élanche de toutes mes forces sur le sous-officier qui tire, sans m'atteindre. Je le bouscule et je parviens au bord du ravin, à dix mètres de là, sous le feu des mitraillettes des soldats et du pistolet du feldwebel. Je saute dans l'à-pic, profond d'une dizaine de mètres. Un arbre, heureusement, amortit ma chute. Poursuivi par les coups de feu de tous les Allemands qui commencent à descendre la pente, je traverse le torrent et commence à m'engager dans les buissons de l'autre rive. Je réussis à me dissimuler dans un trou parmi les ronciers, où je me recouvre de feuilles mortes, de terre et de boue.

Après avoir cherché trop loin, les Allemands se forment en ligne et avancent en fouillant chaque mètre de terrain. Par deux fois, le sous-officier passe tout près de moi sans déceler ma présence, grâce à la nuit tombante. Les hommes sont alors disposés en cercle autour de ma retraite, à quelques mètres les uns des autres. J'entends dire qu'ils vont aller chercher les chiens. Alors dans la demi-clarté d'une nuit splendide, je décide de tenter le tout pour le tout. Je réussis à passer entre deux sentinelles, en direction du lieu d'exécution. Puis, après avoir pu ainsi remonter la pente buissonnière sans être vu, je m'éloigne aussi rapidement que mes forces me le permettent. Le ciel est magnifique d'étoiles. Je m'oriente et je reprends la direction sud-est vers l'Oisans. Je parviens au bord du Drac au début de l'après-midi du lendemain.

Une vieille femme me rencontre ; j'étais effrayant à voir, mon visage mâché par les coups allemands, par les épines, mes effets en lambeaux. Je suis aussitôt hébergé, soigné, nourri. Dans un petit village, je rencontre le curé. Il m'accueille et me conduit au passage du Drac. A 16 heures, je suis reçu par les F.F.I. qui me conduisent à l'officier commandant le secteur de La Mure, et de là, au commandant Bastide (9), à qui je fais mon rapport.

Ma mission était exécutée.



- (1) *Volume était le nom de guerre dans le Vercors du lieutenant colonel Adrien Conus, Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre avec palmes, Distinguished Service Order. Il est décédé le 1^{er} septembre 1947 à l'hôpital de Bangui (A.E.F.).*

C'était un homme d'aventures, explorateur, chercheur d'or, colon très sympathiquement connu des coloniaux d'A.E.F. Il était sergent de réserve en 1941. Rengagé volontaire malgré un état de santé déficient pour lequel il avait été réformé, il conquiert rapidement le grade de sous-lieutenant et acquit ses grades successifs à la suite de ses brillants services. Héros de Bir-Hakeim, il fut, après le Vercors, chef d'un commando de parachutistes en Indochine.

Il était arrivé au Vercors le 10 juillet 1944, venant de l'Ain où il avait été parachuté le 2 juillet avec le capitaine Modot (Pellat) et le lieutenant britannique Pierre (P. Sawyerby). Ils formaient tous les trois la deuxième partie de la mission « Eucalyptus », rejoignant la première équipe du major Long.

- (2) François Huet.

- (3) Jean Prévost.

- (4) *Charles Campiglio et Marcel Peyronnet. Ces deux camarades, encore vivants aujourd'hui, ont ainsi échappé à la tuerie de Revolleyre. Marcel Peyronnet a donné le récit suivant de leur mission : « Le 20 juillet 1944, étant à La Sambue, je reçois l'ordre avec mon camarade Campiglio de descendre au P.C. du capitaine Goderville qui était situé dans la propriété d'Herbouilly.*

« A notre arrivée, en fin d'après-midi, le capitaine nous donne la mission d'accompagner trois personnes à faire passer par le Pas de la Balme. Départ le 22, vers 3 heures du matin, sous une pluie battante, en passant par le Pas de l'Ane, et accompagnés par deux soldats sénégalais, en cas d'accrochage en cours de route. Nous marchions les uns derrière les autres, Campiglio et moi nous relayant à la tête, les trois personnes au milieu, les deux Sénégalais fermant la marche. Arrivés dans la descente du Pas de l'Ane par le chemin forestier, nous nous sommes arrêtés à mi-chemin, un panneau indiquant « Attention mines ». Après avoir consulté les trois personnes, nous décidâmes de continuer. Mon camarade Campiglio qui avait pris le relais peu de temps avant, se trouvait en tête lorsque nous repartons.

« Quelques dizaines de mètres plus bas, l'explosion nous surprend. Se trouvant au pied d'un arbre, en bordure du chemin à droite, Campiglio est projeté en l'air à plus de trois mètres, moi-même le talonnant et me trouvant au pied de l'arbre, je me baisse instinctivement.

« Ayant été sonné sérieusement, je me relève, aucune blessure apparente, mais la mine ayant explosé si près que ma tête a été sérieusement ébranlée. »

Charles Campiglio, qui avait pu être conduit à la Grotte de la Luire (il a perdu un œil), a pu s'en échapper à temps, avec Fernand Cotte, avant l'arrivée des Allemands. Les autres maquisards fusillés à Revolleyre étaient Gaston Lantheaume, 19 ans ; Albert Braun, 28 ans, et Raymond Champey, 24 ans.

- (5) Charles Campiglio.

- (6) Le code a été retrouvé ensuite.

- (7) Maison Brun.

- (8) Revolleyre.

- (9) Commandant A. Le Ray.

13 - 15 JUIN 1944 A SAINT-NIZIER

par Roland BECHMANN-LESCOT

Avant de relater les événements du 13 au 15 juin, tels que je les ai vus, il est utile que je précise les fonctions que j'avais eues précédemment, et mes relations avec d'autres personnes qui apparaîtront dans mon récit.

J'avais collaboré à l'organisation de résistance du Vercors, par l'intermédiaire de Jean Prévost, Alain Le Ray et Pierre Dalloz depuis la fin de 1942, mais sans interrompre mon activité civile. Je m'étais installé successivement à Meylan, près de Grenoble, puis près de Voiron, à Coublevie, avec la famille Jean Prévost. Après avoir passé quelques jours à Paris, avec une mission de liaison, en février 1944, je m'étais, à partir de ce moment, engagé à temps plein. En mars 1944, je m'installai au cœur du Vercors, près de la Rivière, pour mieux assurer mes fonctions en évitant les déplacements et les pertes de temps pour venir de Voiron en bicyclette ou en autocar.

Etant donné ma formation, j'avais été chargé d'une part du minage préalable des divers accès routiers du Vercors, d'autre part de l'instruction en matière d'armement des maquisards auxquels j'apportais les connaissances acquises à l'armée comme élève officier en 39-40. J'avais, à ce double titre, eu l'occasion de connaître beaucoup de camarades.

Je préparai certains minages en plein jour avec l'entreprise de travaux publics Converso, en nous « protégeant » par des panonceaux « travaux en cours » (par exemple pour le tunnel de la Goule Noire). De nuit, j'en exécutais d'autres (ceux qui nécessitaient l'interruption de la circulation), avec le concours de groupes francs locaux, principalement celui de Tourtres, animé notamment par les frères Bouchier, et celui de Saint-Nizier où je retrouvais Belle-Perat, Revollet et quelques autres dont j'ai oublié les noms.

Pour les besoins de mes diverses missions, j'avais participé à plusieurs réunions du « Comité de combat » et je m'étais rendu dans certains camps des maquis tant dans la zone nord que dans la zone sud du Vercors.

Je connaissais donc Clément (Chavant), Thivollet (Ceyer), Philippe (Ullmann), Durieu (Costa de Beauregard), Dufau (Bordenave), Brisac, Hervieux (Huet) et bien entendu Gourderville (Jean Prévost) avec lequel j'étais lié depuis 1940 et par lequel j'étais entré dans l'organisation de résistance du Vercors.

Je connaissais assez bien le pays, ayant été de 1940 à 1942 parmi les cadres volontaires détachés de l'armée dans les chantiers de jeunesse, dans le Trièves d'abord, puis dans le Vercors où j'avais construit un camp au Charvet lorsque je faisais partie du groupe qui se trouvait à Saint-Nizier. J'y avais connu Itier qui fut tué à Saint-Nizier le 15 juin.

En avril ou en mai, j'avais fait la connaissance d'un adjudant-chef de chasseurs avec lequel j'avais sympathisé, à l'occasion d'une reconnaissance en commun de points de verrouillages autour de la forêt de Lente : on l'appelait, je crois, « Carré » à l'époque : c'était Chabal, que je vis arriver à la Rivière, après le 6 juin et dont l'intervention me sauva probablement la vie le 13 juin. Il devait se sacrifier six semaines plus tard à Valchevrière.

La nuit qui précéda le 13 juin, avec les camarades du corps franc de Saint-Nizier, j'étais descendu dans un camion à gazogène jusqu'à Pariset — la Tour Sans Venin — plusieurs kilomètres en avant de la ligne de défense établie depuis quelques jours à Saint-Nizier. Protégés par deux camarades armés de mitraillettes, nous y avions miné la route ainsi qu'un pont du chemin de fer. Notre travail fait et les dispositifs de mise à feu bien camouflés, nous avons regagné notre camion. Nous entendions un sourd grondement qui venait d'en bas : était-ce les Allemands qui montaient derrière nous ? Je ne sais. Le gazogène poussif nous remonta avec une énervante lenteur jusqu'à Saint-Nizier. Georges Revollet faisait partie de l'expédition et je m'endormis profondément, dès l'arrivée, dans un lit merveilleusement moelleux de l'hôtel Revollet qui était, alors, me semble-t-il, situé de l'autre côté de la route.

A l'aube, je fus brusquement tiré de mon sommeil par des cris : « Les Allemands sont là ! » Je sortis précipitamment, la main sur mon pistolet ; mais apparemment l'ennemi n'était pas encore dans le village. Je courus donc au P.C. de mon chef direct, le commandant Hervieux (Huet), installé dans un chalet, quelques centaines de mètres plus bas. Je lui demandai si nous devions aller faire sauter les mines et s'il pouvait mettre un détachement bien armé à ma disposition pour prendre l'ennemi sous le feu au moment où il franchirait le passage miné. Je ne dépendais en effet d'aucune compagnie, mais directement du commandement du Vercors. Huet me répondit que l'ennemi avait déjà franchi la zone minée, qu'il était trop tard, mais que cela pourrait être utile ultérieurement. En attendant, sachant que j'étais compétent en matière d'armements, il me demanda de prendre le commandement du groupe dit « d'engins » qui était posté aux Guillets sur le talus dominant la route de Grenoble et l'embranchement de Charvet. Munie d'armes antichars, cette toute petite unité (une dizaine d'hommes) était chargée, ni plus ni moins, d'interdire le passage de tout engin blindé ou véhicule ennemi qui tenterait de monter par la route pour enfoncer le centre de notre dispositif. La veille au soir, lorsqu'avec le groupe franc je descendais en camion, j'avais été arrêté à cet embranchement de routes par ce petit groupe et j'avais retrouvé à sa tête mon ancien camarade des chantiers, le maréchal des logis Itier. J'avais, depuis quelques jours, un galon de sous-lieutenant, mais, de toute façon, aucun problème ne devait se poser entre moi et Itier avec lequel je pouvais collaborer fraternellement. Je rejoignis rapidement la position, sur un vélomoteur, avec, en croupe, Georges Revollet qui, ce jour-là, fit avec cet engin plusieurs liaisons avec le P.C., assura l'approvisionnement en munitions et participa au combat sur la position.

J'examinai rapidement avec Itier (qui arborait une vareuse bleu horizon et un casque de motocycliste) l'armement dont nous disposions. Il était fort disparate : deux bazookas avec un assez grand nombre d'obus ou plutôt de fusées antichars, un mortier anglais de 60 mm avec une trentaine d'obus dont des fumigènes de repérage (et je peux attester que, contrairement à ce qui a été dit, nous avons eu au moins un mortier dans le Vercors, du moins pendant quarante-huit heures !). Il y avait aussi des mitraillettes Sten, un « fusil antichar » (qui, paraît-il, était efficace contre les blindés légers), quelques fusils ou mousquetons, des grenades quadrillées Mills, enfin des bombes gammon avec du plastic. Il y avait

aussi un fusil mitrailleur (Bren, je crois, si ma mémoire est exacte), à moins que ce ne soit que le lendemain seulement qu'on en ait reçu.

Nous étions une dizaine à peine, plus le petit chien d'Itier : nous pouvions surveiller la route de Grenoble sur une assez grande longueur, mais notre position vis-à-vis d'un ennemi arrivant en face, à pied, n'était pas facile à tenir : de notre côté un fort talus sur lequel poussait une haie assez dense dominait le début de la route du Charvet de plusieurs mètres (le cimetière actuel a été taillé à mi-pente) et plongeait à droite dans une petite carrière située au raccordement de la route principale avec celle menant au Charvet et dont le fond était plus bas que le niveau de la route. De l'autre côté du virage de la route de Grenoble passait le chemin de fer à voie étroite, dont, à cet endroit la plate-forme ballastée élargissait, heureusement pour nous, la chaussée qui formait notre seul glacis, dominant un petit bois touffu, dans lequel nous ne pouvions rien voir du tout. Derrière nous, un espace dégagé, un beau champ de tir s'étendait jusqu'au hameau des Guillets, où se trouvait la ferme de M. Magnien ; celui-ci, entre les intervalles du combat, nous apportait boisson et nourriture, lorsqu'il le pouvait. Mais cet espace pouvait aisément être pris d'enfilade par un ennemi qui arriverait sur le point le plus haut de la route du Charvet près duquel se dressait un pylône de haute tension, ou qui parviendrait à la hauteur de la ferme qui était située à notre droite en direction des rochers des Trois Pucelles. Sur notre gauche, nous avions — mais j'ignorais à quelle distance — des éléments de la compagnie Goderville. Sur notre droite il y avait, je crois, la section Payot et la compagnie Brisac.

Nous nous attendions à voir déboucher des automitrailleuses ou quelque chose de ce genre. Le temps était magnifique ; les sommets de Belledune brillaient et on voyait parfaitement Grenoble et toute la vallée du Grésivaudan avec le Mont-Blanc dans le fond. Je pensais aux tranchées boueuses de 14-18 dont mon père me parlait et je me disais que j'avais bien de la chance de me trouver devant un si beau paysage, quoiqu'il arrivât.

Quelque temps après mon arrivée sur la position, on vit bouger des Allemands dans la cour de la ferme située un peu plus loin, en contre-bas de la route de Grenoble. On commença à recevoir des projectiles dès qu'on se faisait voir. Nous les arrosions au mortier, car ils s'abritaient derrière la ferme et dans les replis du terrain, pour progresser. Mais comme nous disposions sur une trentaine de mètres de

long environ, de l'abri naturel formé par le talus surmonté de la haie, qui couronnait la petite croupe aboutissant à la carrière et que nous étions très peu nombreux, je me déplaçais entre chaque salve de mortier d'un côté à l'autre de notre position, avec Revollet, qui était mon servent, de façon à éviter d'être trop vite repérés. Ce petit jeu était assez amusant et, grâce aux fumigènes, on arrivait assez bien à régler le tir du mortier. Néanmoins, nous n'avions qu'une puissance de feu très réduite et les Allemands arrivèrent rapidement tout près de la position, grâce au couvert du petit, bois, et à l'abri du talus extérieur de la route.

A ce moment, on aperçut des canons d'armes automatiques qui dépassaient le talus à trente mètres de nous. Faute de pouvoir utiliser le mortier, car ils étaient trop près, et il ne restait plus guère de munitions, nous nous efforçons de les empêcher de déboucher, d'une part par un tir direct depuis le talus qui dominait la route des Guillets, d'autre part en les arrosant de grenades depuis la carrière, d'un côté à l'autre de la route, ce qui ne faisait qu'une quinzaine de mètres. Cela les empêchait de nous tourner par la droite par le sentier qui rejoignait la route. Pour plus d'efficacité, à l'abri du feu des mitraillettes de nos camarades, certains d'entre nous rampaient, ou couraient, à tour de rôle, sur le bitume, pour se rapprocher de l'ennemi et lui lancer de plus près des grenades quadrillées, par delà le rebord opposé de la route. Les Allemands, en contre-bas, étaient moins bien placés pour riposter à la grenade et leurs grenades à manche moins efficaces.

Une fois, étant sur la route, la cuiller d'une grenade s'accrocha à ma main au moment où je la lançais maladroitement et elle retomba sur la route non loin de moi. Une grenade Mills quadrillée est un outil extrêmement dangereux. Il n'était plus temps de rien faire : je hurlai aux autres de s'abriter. Je n'avais pas de casque ; peut être parce que je me sentais responsable, très bêtement, au lieu de baisser la tête et de me protéger de mes bras, je regardai, comme hypnotisé, la grenade qui oscillait sur le bitume de la chaussée à trois ou quatre mètres de moi. J'eus l'impression d'une très longue attente. Enfin elle éclata. Mais probablement à cause de la dureté de ce sol, le souffle de l'explosion fit relever la gerbe : je vis devant moi une splendide fleur de feu, faite de flammes et d'éclats, en forme de cône posé par la pointe sur le sol. Personne ne fut atteint. Le bitume, par contre, en garda un petit nid de poule. Je bénis encore les gens des Ponts et Chaussées qui font des routes si solides.

Mais bientôt, les Allemands améliorent leur dispositif ; ayant disposé en créneaux des sacs de terre sur le rebord du talus opposé à la route derrière lequel ils étaient abrités, ils nous arrosent sérieusement ; seules les grenades lancées par les plus habiles d'entre nous, depuis la carrière, les retiennent de leur côté de la route en les empêchant de nous tourner par le chemin creux qui aboutit tangentiellement au tournant. Nous nous demandons que faire, d'autant que certaines de nos mitraillettes s'étaient enrayées. A ce moment, Itier se met à tirer au bazooka et je l'imité. Nous visons le rail extérieur ; les obus explosent en projetant du ballast dans tous les sens ; certains perforent le talus ; les mitrailleurs ennemis reculent, ce qui nous donne quelque répit.

C'est à ce moment, je crois, que je vois apparaître un agent de liaison de Goderville, Cyrille Cheftel (Nikouline) qui se déplaçait, imperturbable, courant très vite sur les terrains dégagés, armé d'un tout petit 6,35. Cette arme n'entravait certes pas sa course, mais lui aurait été peu utile en combat rapproché. Je fais transmettre au capitaine Goderville que notre position devenait tout à fait critique. Effectivement, aussitôt après, les Allemands ayant tâté par devant à leurs dépens, réussissent à nous tourner par notre gauche. Une mitrailleuse placée au pied du pylône de la haute tension entre le reste de la compagnie Coder ville et nous, se met à balayer le champ entre la ferme Magnien et notre position. Je crois que c'est à ce moment — à moins que ce ne soit seulement le 15 juin * — qu'une autre mitrailleuse ennemie fut mise en place aussi au premier étage de la ferme située de l'autre côté de la route en direction des Pucelles, complétant ainsi notre encerclement par le feu. Je me souviens que les balles et les cailloux projetés ricochaient avec des tintements de cloches sur les gros bidons posés sur le bord de la route qui n'avaient ce matin-là, pas été ramassés et dont le lait constitua d'ailleurs pendant presque toute la journée, notre seule nourriture. D'autres rafales passaient juste au-dessus de nos têtes, coupant des petites branches et des feuilles qui nous tombaient dessus, comme si nous avions été en automne.

Nous continuons à tenir en respect les ennemis avec les tirs de deux ou trois Sten encore opérationnelles et les grenades que les camarades (parmi lesquels je me souviens de Peyronnet, Campiglio, Quillon, Dorchu et j'aimerais pouvoir retrouver les noms des autres *) lançaient depuis la carrière, cependant qu'avec

* Des camarades pourront peut-être m'aider à préciser cela.

les bazookas nous opérions du haut du talus dont la légère courbe nous protégeait encore un peu du tir latéral. Mais il n'y avait plus guère d'espoir de tenir longtemps étant pris de flanc et la retraite étant coupée. Itier était indemne. Pour ma part, j'avais juste une éraflure à la cuisse, provoquée par une balle passée entre mes deux jambes et qui avait fait dans mon pantalon deux petits trous ronds : c'était heureusement, à une quinzaine de centimètres plus bas que l'entrejambe. Par ailleurs, j'avais les mains et le visage brûlés par les projectiles à fusée des bazookas, car nous n'avions pas de visière. En outre, j'avais déjà en plusieurs points du corps, notamment sur la figure, une éruption provoquée par la manipulation du T.N.T. lors des minages des jours précédents et je m'étais complètement badigeonné le visage de mercurochrome ; ce devait être du plus bel effet. Itier avec sa vareuse bleu horizon qui devait dater de la guerre de 14, cheveux au vent, était absolument splendide, se démenant d'un côté à l'autre du talus avec son bazooka, comme un diable.

Nous pensions que cela allait être la fin. A ce moment, nous avons entendu au loin, si incroyable que cela puisse nous paraître maintenant, chanter la Marseillaise. Quelques instants après, nous voyons déboucher au pas de course, en position dispersée, venant du hameau des Guillets, une vingtaine d'hommes habillés de bleu. Deux d'entre eux dont Violette ** tombent au passage, sous le feu de la mitrailleuse ennemie qui était sur notre gauche ; les autres arrivent sains et saufs à l'abri du talus ou de la carrière. Mes camarades hurlaient de joie. Je reconnais alors Chabal qui, tranquillement, vient se placer devant moi sur le talus. Avec un large sourire, car il m'avait aussi reconnu, il se met au garde à vous, debout, alors qu'on entendait siffler les balles. Avec ce qui me parut une très grande lenteur, il me fait un magnifique salut en décomposant son geste à la façon des chasseurs, la main lancée en avant à la fin du geste, comme dans une cour de caserne. « A vos ordres, mon lieutenant ! » dit-il. Un peu interloqué, je me crois obligé de répondre de même, mais avec un salut certainement beaucoup plus bref ! En lui serrant la main, je l'entraîne à l'abri relatif du talus et lui indique sur quoi il faut pointer ses F.M. En quelques minutes, l'arme automatique allemande qui nous prenait d'enfilade est réduite au silence. Mais il y avait toujours du monde devant nous. Chabal envoie quelques chasseurs par le petit chemin pour tourner l'ennemi pendant que nous lui faisons

baissier le nez avec les tirs d'armes automatiques et les grenades. Mais le groupe envoyé en reconnaissance est contraint de se replier ; deux chasseurs manquent : le caporal Romier et Bichon. Rambaudi est blessé. Il fallait trouver un moyen radical et définitif pour se débarrasser de ces allemands si bien abrités par le talus de la route, je décide de les expulser avec des bombes gammon. Le terrain s'y prête à condition de pouvoir s'approcher du talus opposé de la route en passant sur le bitume.

J'étais le plus compétent en matière de bombes gammon ; j'en avais démonté l'allumeur et étudié le dispositif de mise à feu quelques semaines auparavant ; j'avais alors compris pourquoi des camarades s'étaient fait eux-mêmes sauter en tirant la goupille trop tôt, pensant avoir affaire à un dispositif analogue à celui des grenades habituelles. J'explique rapidement la manœuvre à mes camarades — mais je crois que Chabal connaissait déjà cet engin —. Après avoir fini de dévisser le bouchon, il fallait laisser soigneusement enroulé le ruban lesté de plomb qui se termine à l'autre bout par la goupille de blocage du percuteur ; ce ruban se déroule et tombe pendant la trajectoire, l'engin explose alors sans parade possible à l'instant même où sa course est interrompue par le sol ou par un obstacle quelconque. Nous avions rempli les sacs des bombes au maximum avec du « plastic » : cela pesait lourd et tenait difficilement dans la main ouverte. Pendant que les chasseurs, les membres de notre groupe et Itier dirigent un feu roulant sur le bord opposé de la route pour faire baisser le nez aux Allemands, nous bondissons, Chabal, Quillon et moi, depuis la carrière sur la route bitumée, en nous baissant progressivement pour laisser passer les tirs de soutien et en nous accroupissant à la fin, à quatre ou cinq mètres du bord, à l'endroit où le bitume faisait place au ballast. Puis, ensemble, nous jetons tous trois par dessus le talus nos lourds engins, qu'il n'était pas question de lancer à bras tendu comme des grenades. Tout se passe bien, les trois bombes disparaissent derrière le nez du talus et explosent ensemble avec un bruit assourdissant, faisant résonner la montagne. Le souffle nous repousse tous les trois en arrière sur le bitume. Des morceaux de terre, des branches, des cailloux volent en l'air et retombent sur la route et dans le petit bois. Certains camarades prétendirent même avoir vu voler en l'air des morceaux d'équipements militaires. Mais nous avions tous trois le nez au sol et les bras devant la tête. Le silence revient. Plus rien ne bouge. Quelques minutes plus tard, les chasseurs envoyés en reconnaissance par la droite en suivant le sentier, trouvèrent leur camarade Romier

** Rapport du sergent-chef Béky.

achevé d'un coup de poignard ou baïonnette... mais tous les Allemands étaient partis, emportant morts et blessés. Le calme complet revint sur le front de Saint-Nizier.

Quelques instants après on vit arriver de Saint-Nizier un canon antichars de 25 : c'était inattendu. Pointé sur Pariset, il réussit à mettre un coup au but dans un camion allemand, retournant vers Grenoble et qui passait près de la Tour Sans Venin, non loin de l'endroit que nous avions miné la veille.

Cet après-midi-là, nous avons reçu la visite du capitaine Tanant, venu nous demander si nous avions besoin de quelque chose. La liste de nos besoins en armement fut partiellement satisfaite le lendemain.

Il y eut d'autres visites : le commandant Hervieux (Huet), le capitaine Durieu (Costa de Beauregard), le capitaine Goderville (Jean Prévost), tous très satisfaits. Nous étions sûrement horribles à voir avec nos visages noircis et le mien, en outre, tout badigeonné de rouge. Du P.C. du commandant, on avait pu suivre à la jumelle nos faits et gestes, car nous étions en plein dans le paysage visible depuis ce point central. Je me souviens que, ce qui avait le plus frappé le commandant Hervieux, avait été mon agilité à rentrer et à sortir de la carrière ou à dégringoler au bas du talus. Il est certain que les tirs ennemis nous donnaient des ailes.

Je demandai au commandant qu'il soit fait des abattages d'arbres afin de dégager les champs de tir et de nous prémunir contre les infiltrations par le petit bois, presque impossibles à contrôler et qui nous avaient coûté plusieurs hommes. Mais cela nous fut refusé. Il ne fallait « pas trop attirer l'attention ». Chabal et sa section furent placés à notre gauche pour éviter que l'ennemi ne réussisse à nouveau à grimper jusqu'au pylône, mais — quoi qu'il n'y aurait vu personnellement aucun inconvénient — il ne fut pas mis sous mon commandement (il faut dire que je n'étais qu'un réserviste !), ni même, semble-t-il sous celui du capitaine Goderville. Cela entraîna certainement quelques inconvénients de coordination, le surlendemain.

Ce soir-là, je dormis sur la position avec Itier, nous relayant pour prendre la garde. Nous avions creusé des petits trous d'hommes. Le lendemain 14 fut calme, mais il nous tombait dessus, avec beaucoup d'imprécision, des obus (venus de la Bastille, je crois). L'un de nous fut blessé par un éclat et évacué. Certains de nos hommes avaient été changés. Des volontaires se présentaient pour combattre dans notre groupe qui avait fait tant de bruit la

veille et qui paraissait avoir la « baraka » : je me rappelle notamment de Simon Nora. Les camarades du groupe franc de Saint-Nizier, avec Revollet, avaient été chargés d'une autre mission dans la montagne. Nous avons reçu des armes, notamment d'excellents F.M. anglais Bren., mais aussi de lourdes mitrailleuses Hotchkiss (qu'il fallut abandonner sur place deux jours plus tard). Nous avons encore des grenades et des gammon, mais plus aucune munition pour le mortier.

Le soir du 14, en nous relayant pour la garde, nous avons couché quelques heures dans la grange de la ferme des Guillets. On avait placé des mines plates dans des trous creusés dans la route au-dessous de l'embranchement du Charvet : en pleine nuit, un camion qui apportait des armes et des munitions à la compagnie Goderville, au Charvet, s'engagea par erreur sur la route de Grenoble. A nos cris, il s'arrêta, mais juste sur la première mine. Elle explosa dans une magnifique gerbe de flammes. Les munitions ne furent pas atteintes. Le camion était probablement un gazogène et ne prit pas feu. Le chauffeur jura comme un diable, mais en fut quitte pour l'émotion. On déchargea le camion qui était inutilisable et on le renversa sur la pente au-delà du talus.

Le 15 au matin, les Allemands attaquent à nouveau, mais, refroidis par leur expérience du 13, ils n'approchent à aucun moment de notre position par devant. Par contre, nous avons reçu rapidement des coups par le côté et même par derrière : de la carrière, je voyais distinctement l'impact des balles sur le revers du talus, là même où nous nous tenions avec Chabal et Itier l'avant-veille : cela paraissait provenir d'une mitrailleuse de chez nous placée quelque part au-dessous du village de Saint-Nizier. Je pensai que c'était une erreur de camarades tirant trop court : j'avais les mains bandées et le visage aussi, car ma peau commençait à partir sous l'effet combiné du T.N.T. et des flammes des fusées de bazooka : j'étais donc très visible. Je me mis debout, tournant le dos à Grenoble et j'agitai les bras : le tir s'arrêta et ne reprit plus. Était-ce, comme on l'a dit, des miliciens qui, infiltrés chez nous, ne tenaient pas à se voir repérés ? Était-ce une erreur ? Peut-être m'éclairera-t-on un jour sur ce point.

Quelque temps après, on commença à recevoir des balles de mitrailleuse venues de droite comme de gauche. Les tirs se croisaient derrière nous, ce qui était fort désagréable, et piquetaient le versant du talus du côté des Guillets. Pour atteindre les mitrailleuses allemandes qui étaient à gauche au-delà de la posi-

tion des chasseurs, comme il n'y avait personne apparemment devant nous, j'avancai de quelques mètres du côté de Grenoble et je tirai à revers pendant quelques minutes vers le pylône par-dessus la position des chasseurs de Chabal : paradoxalement, à cet instant du combat, on se trouvait plus à l'abri de ce côté-là de la crête du talus qui, balayée par les balles, était devenue très inhospitalière.

Quand nous avons reçu l'ordre de repli, j'étais dans la carrière ; Itier était avec son chien, sur le haut du talus à vingt ou vingt-cinq mètres de là. Quelques instants après, j'ai entendu crier. Des camarades se sont laissés rouler jusqu'à moi et ont dit : « Itier a été tué. » Je ne l'avais pas vu moi-même, mais rien ne répondait à mon appel et le sol de la butte était constellé de rafales qui soulevaient la poussière ; il semblait impossible d'y monter. Tout d'un coup j'étais découragé ; l'excitation qui m'avait tenu depuis deux jours dans un état, non pas d'inconscience du danger, mais de relative euphorie, était soudain tombée. Je décidai d'obéir à l'ordre de repli. Je pris un fusil-mitrailleur et j'essayai de calmer les Allemands qui tiraient depuis la ferme située en direction des Trois Pucelles, pendant que mes camarades rampaient derrière le mince abri offert par le talus de la route, entre le carrefour et les Guillets, du côté opposé aux rails. Ils arrivèrent tous au hameau. Il restait un blessé ; je rampai par la même voie que les autres avec mon F.M. tout en aidant le blessé. Je m'arrêtai par instant pour tirer quelques rafales et faire baisser le nez aux Allemands du côté du pylône. A condition de ramper, ceux de l'autre côté de la route ne pouvaient pas nous atteindre. Je réussis sans être touché à gagner les Guillets avec le blessé qui fut évacué sur une moto. Il paraît qu'on entendit des coups de mitrailleuse derrière nous. Itier, non pas mort, mais très grièvement blessé, aurait demandé à un camarade, d'après ce qui a été dit après, de le laisser avec une arme et des munitions et il aurait tiré sur les Allemands lorsqu'ils s'approchèrent de lui.

Avant de quitter les Guillets, je jetai un coup d'œil sur la position. Je voyais distinctement, au bas du talus, trois bombes gammon posées sur le sol. Pensant que ce serait dommage qu'elles tombent aux mains de l'ennemi, je tirai dessus avec mon F.M. Elles oscillèrent comme des quilles et s'éparpillèrent sans exploser.

Je voulais retrouver mon capitaine, car je pensais qu'on allait se regrouper pour des actions d'embuscades ou pour reformer une ligne de résistance entre Saint-Nizier et Lans (là où

— je l'ai appris depuis — avait été prévue initialement par le capitaine Le Ray une ligne de résistance, beaucoup moins distendue, à cet endroit, qu'à Saint-Nizier, et plus compatible avec nos effectifs).

La route était sous le feu de l'ennemi. Le F.M. sur le dos, renonçant à chercher mon sac qui, avec nombre de choses précieuses, était resté dans la grange de la ferme, je montai rapidement vers Saint-Nizier par les petits chemins creux qui sont sur le versant dominant le Pas du Curé. En arrivant au village, je rencontrai Jean Prévost, avec quelques hommes coupés du reste de la compagnie. Quelqu'un lui avait dit que j'avais été tué ; il devait s'agir d'Itier. Jean m'embrassa, et de ce jour nous nous sommes tutoyés, sans même y réfléchir.

Grâce à un sac à dos emprunté, obligeamment rempli de provisions par M. Policand dont le gendre Jallifier, membre du groupe franc de Saint-Nizier, m'avait servi de motocycliste pendant les jours précédant la bataille, nous eûmes de quoi nous sustenter. Il y avait du pain, du lard, et un merveilleux fromage bleu de Sassenage que je n'oublierai jamais. L'ordre était de se replier sur le Vercors sud, au-delà de Villard-de-Lans, pour ne pas exposer aux combats et aux repréailles la population de Lans et de Villard qui comportait une grande quantité d'enfants.

Pensant que les Allemands allaient se précipiter par la trouée et suivre la route de Lans, nous avons décidé de passer par la montagne. En passant sous la crête de Moucherotte et au-dessus de Villard-de-Lans, nous avons gagné Corrençon, puis Saint-Martin, par Herbouilly. Nous étions lourdement chargés, ayant emporté notre armement. L'avion moucharde allemand évoluait au-dessus de nos têtes fréquemment et si ce n'avait été l'interdiction formelle du capitaine Coderville qui jugeait inutile de nous signaler à l'attention sans avoir aucune chance de l'atteindre, j'aurais tenté de le descendre avec mon F.M. : je me souvenais, en effet, qu'en 1939-40, on avait dit qu'un avion allemand avait été abattu par ce moyen. Jean Prévost était absolument épuisé et nous marchions assez lentement. Nous avons couché, très bien accueillis, dans une maison au-dessus de Villard-de-Lans, habitée par des Parisiens réfugiés. J'ignore leur nom et ce qu'ils sont devenus. Arrivés après cette longue marche à Saint-Martin, nous avons appris que nous aurions pu tout aussi bien revenir par la route. Les Allemands, craignant des embuscades, s'étaient contentés de brûler Saint-Nizier sans avancer plus loin.

Roland Bechmann-Lescot.

Voici le témoignage de Paul Bulle sur la tragique fin du maquis de Malleval, attaqué par les Allemands le 29 janvier 1944 :

« Que vous dire de Malleval, si ce n'est que nous nous sommes fait piéger, comme des enfants. Nous les attendions dans la direction des gorges Le Moulin, et nous sommes allés, colonne par un, nous faire massacrer par une mitrailleuse dissimulée au-dessus du village par des servants venus sans doute de Rencurel-Les Coulmes.

« J'ai eu le « privilège » d'être fauché dès les premières rafales. Cela veut dire que je n'étais pas le dernier à aller mettre en place notre F.M. anglais (qui avait dû être parachuté en mi-novembre). Un seul camarade a pu franchir la faille rocheuse pour accéder au plateau. Je ne sais ce qu'il est devenu. Il était, je crois, sous-officier d'artillerie.

« Blessé à 9 heures, j'ai dû supporter l'horrible vision du carnage. Le pauvre Eysseric a été abattu à 3 ou 4 mètres de moi, vers 11 heures, par un feldwebel hurlant : « Terroriste...! armes...! munitions...! » Quelques instants avant, il me chuchotait qu'il viendrait me chercher le soir et qu'il prévendrait mon frère. J'ai vu de près cette barbarie, cette soif de tuer. J'ai vu un jeune ouvrir sa chemise et offrir sa poitrine, en disant : « Je n'ai pas peur, vive la France ! » Il a été abattu d'une rafale. Un autre a essayé de fuir. Mitraillé au pistolet-mitrailleur, il s'en est sorti, a été soigné à Romans. Je l'ai revu à Paris ; il s'appelait Védrine...

« L'enfer a duré jusqu'à 16 heures. Un tas de morts était empilé juste au-dessous de moi. Le toubib m'a sauvé en ne me ramassant pas, ...et combien de faits semblables qui font blanchir les cheveux et vieillir de dizaines d'années... Croyant, je n'avais plus peur après quelques réflexions : la vie m'était offerte.

« Puis ce fut le sauvetage, vers 22 heures par deux camarades dévoués ; la traversée de la forêt ; les hôpitaux ; la peur perpétuelle. Je n'ai jamais su qui m'avait traîné, toute la nuit, vers une ferme.

« Pardonnez-moi de parler ainsi de ces moments, tant de choses me reviennent à l'esprit, comme si c'était hier. Mais personne ne peut comprendre notre idéal d'alors... »

Comment saborder une association qui marche

Relevés dans une publication régionaliste, qui les avait empruntés à une revue professionnelle qui, elle-même les tenait d'un magazine satirique qui..., les dix commandements suivants ne s'adressent en aucune façon à nos camarades Pionniers du Vercors, lesquels les liront cependant avec intérêt :

1. N'assistez pas aux réunions.
2. Si vous venez par hasard, arrivez en retard.
3. Critiquez le travail des dirigeants et des membres.
4. N'acceptez jamais de poste, il est tellement plus facile de critiquer que de réaliser.
5. Fâchez-vous si vous n'êtes pas membre du comité, mais si vous en faites partie, ne faites jamais aucune suggestion.
6. Si le président vous demande votre opinion sur un sujet, répondez que vous n'avez rien à dire. Après la réunion, dites à tout le monde que vous n'avez rien appris, ou bien dites comment les choses auraient dû être faites.
7. Ne faites que ce qui est absolument nécessaire, mais quand d'autres retroussent leurs manches et donnent leur temps de tout cœur et sans arrière-pensée, plaignez-vous que l'association est conduite par une clique sans mérite.
8. Retardez le paiement de votre cotisation aussi longtemps que possible.
9. Ne vous souciez pas d'amener de nouveaux adhérents.
10. Plaignez-vous qu'on ne publie jamais rien sur l'objet de votre activité, mais n'offrez jamais d'écrire un article, de faire une suggestion ou de présenter un rédacteur.

RENOUVELLEMENT DES MEMBRES ÉLUS AU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Pour 1985, les membres à renouveler seront : Marcel Bardin, Anthelme Croibier-Muscat, Georges Ravinet et Jean Blanchard. Ils sont rééligibles et doivent renouveler leur candidature par écrit.

Tout adhérent de l'Association — membre actif ou participant — peut être candidat, individuellement ou présenté par une section, à condition d'être à jour de ses cotisations.

Les candidatures doivent parvenir au siège de Grenoble **par écrit et avant le 28 février 1985**, pour le vote qui aura lieu à l'assemblée générale du 12 mai 1985.

Il va de soi que les candidats prennent l'engagement, s'ils sont élus, d'assister aux réunions du Conseil d'Administration et de se mettre au service de l'Association dans la plus large mesure de leurs possibilités.

COLLOQUE

SUR LES MAQUIS



M. Jean Laurain, Secrétaire d'Etat auprès du Ministre de la Défense, chargé des Anciens Combattants, avait tenu à mettre sur pied, en cette année du quarantième anniversaire de la libération de la France, un colloque de recherche sur les maquis.

L'organisation en était confiée à l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains présidé par M. Guy Pédroncini et à la Direction des Statuts et de l'Information Historique dont le Directeur est M. Serge Barcellini, M. Claude Carlier, de l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains assurait le Secrétariat du colloque.

Un Comité d'Honneur était constitué comprenant M. Jean Laurain et les Présidents des Associations Nationales regroupant les anciens maquisards et qui avaient accepté, après sollicitation, d'adhérer à ce comité. En voici la liste :

Groupement des Amicales des Maquisards de l'Ain et du Haut-Jura ; Union Ardennaise des F.F.I. (Ardennes) ; Amicale des Commandos M (Aube) ; Amicale des Anciens du Maquis de Saint-Clair (Calvados) ; Association du Groupe Vico (Calvados) ; Amicale des Anciens du Maquis Bir-Hakeim A.S. 18 (Charente) ; Amicale des Anciens de la Brigade R.A.C. (Charente) ; Amicale des Maquis A.S. de la Haute-Corrèze (Corrèze) ; Fédération Nationale des Amicales F.F.I. du Doubs-Jura du Nord ; Association Nationale des Anciens Maquisards Combattants et Résistants du Vercors (Drôme) ; Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors (Drôme-Isère) ; Amicale des Anciens du Maquis de vallée de la Vère (Eure) ; Amicale des Anciens du Maquis Surcouf (Eure) ; Amicale des Anciens Combattants et Victimes Civils du Maquis de Saint-Lys (Haute-Garonne) ; Association Nationale des Anciens du Maquis du Grésivaudan (Isère) ; Amicale des Anciens Résistants de la Lozère ; Amicale F.F.I. de la région d'Epernay (Marne) ; Amicale des Maquis Val et Mauguet (Haute-Marne) ; Amicale du Maquis de Varennes (Haute-Marne) ; Amicale des Anciens du Groupe Mobile d'Alsace-Vosges, Maquis du Viombois (Meurthe-et-Moselle) ; Amicale des Anciens du Maquis Groupe Lorraine 42

(Meurthe-et-Moselle) ; Fédération des Anciens Combattants du Maquis Mariaux (Nièvre) ; Amicale des Anciens Résistants et Familles de Résistants d'Imphy (Nièvre) ; Comité d'Union de la Résistance d'Auvergne (Puy-de-Dôme) ; Amicale des Anciens Résistants Camp Didier (Rhône) ; Amicale des Anciens des Maquis de l'Azergues (Rhône) ; Amicale des Anciens du Maquis de Saint-Bonnet-de-Joux et de Saint-Julien-de-Civry (Saône-et-Loire) ; Amicale du 4^e Bataillon de Choc, Ancien Maquis de Cluny (Saône-et-Loire) ; Amicale des Anciens de la Résistance et du Maquis du Louhannais (Saône-et-Loire) ; Amicale des Maquis de la Grande Verrière (Saône-et-Loire) ; Amicale du Maquis de Beaubéry et du Bataillon du Charolais (Saône-et-Loire) ; Association des Rescapés du plateau des Glières (Haute-Savoie) ; Amicale des Anciens du Maquis d'Ornano (Tarn-et-Garonne) ; Association des Anciens Résistants F.T.P.F.-F.F.I. du 93^e R.I. de Vendée ; Amicale des Anciens du Maquis et de la Résistance région de l'Isle-Jourdain (Vienne) ; Amicale des Anciens du Maquis de Scevolles (Vienne) ; Amicale des Anciens de l'Armée Secrète, Maquis Marcel, Martial, Maurice (Vienne) ; Amicale du Maquis de Grandrupt (Vosges) ; Fraternelle des Anciens de la Résistance F.F.I. (Vosges) ; Amicale du Groupement Jovinien Bayard (Yonne) ; Groupement National des Réfractaires et Maquisards ; Amicale de l'Yonne Jean-Marie Bukmaster, Souvenir Henri Frager ; Amicale des Anciens du Maquis de Mazinghien ; Organisation Nationale Maquis ; Anciens du Maquis de l'Ain et du Haut-Jura ; Mouvements Unis de la Résistance et Maquis du Var ; Maquis de Samatha ; Union des Anciens Combattants Maquisards de Lorraine F.F.I. ; Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine ; Association des Anciens Réfractaires et Maquisards de France ; Association Amicale F.F.I. ; Association Comité des Fusillés ; Amicale des Anciens du Groupe Hildevert de la Seine-Saint-Denis ; Corps Franc Vengeance Maquis Sud-Loire ; Amicale du Maquis de Mussy-Gunay et du 131^e R.I. ; Amicale du Maquis et de la Résistance de la région de Lussac-les-Châteaux ; Amicale du Maquis Morvan. Notons que sur cette liste fournie par les organisateurs, ne figure pas l'Association des Anciens du Maquis de l'Oisans, mais nous avons remarqué la présence du colonel Lanvin-Lespiau.

Le colloque était découpé en six séances qui se sont tenues à l'amphithéâtre des Vallières de l'Ecole Militaire.

La séance inaugurale était ouverte le jeudi 22 novembre 1984 à 10 heures par M. Serge Barcellini qui excusait et expliquait l'absence de M. Jean Laurain, accompagnant M. le Président de la République dans son voyage en Alsace dont la date avait dû être modifiée.

M. Guy Pédroncini prononçait ensuite une allocution introductive des travaux.

La première séance de travail était présidée par le Général Jean Delmas qui donna successivement la parole, pour leur communication, à : M. le Professeur François Marcot pour : « Les Maquis dans la Résistance » ; et M. le Professeur Pierre Laborie pour : « Les Maquis dans la Population ». A la suite de ces communications et ainsi qu'il sera procédé à chaque séance, les participants ont proposé des questions écrites auxquelles le Président et les Professeurs répondirent.

Il était midi et un repas en commun était pris à l'Ecole Militaire, à l'invitation des organisateurs.

Les participants se retrouvaient à 14 heures pour la deuxième séance, présidée par le Professeur Henri Michel, Président du Comité International d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale. Les communications entendues étaient M. le Professeur Pierre Mermet pour : « Du S.T.O. au Maquis » et M. Hubert Tison pour : « Les manuels d'Histoire et l'enseignement du maquis ».

Une troisième séance de travail terminait l'après-midi, présidée par le Général Georges Fricaud-Chagnaud qui donnait la parole à M. Marcel Baudot, Inspecteur Honoraire des Archives de France pour : « Maquis de l'Armée Secrète » et M. le Professeur Roger Bourderon pour : « Maquis Francs-Tireurs et Partisans ».

Vers 17 h 30, trois autocars conduisaient les participants rue de Bellechasse, où M. Jean Laurain les avait invités à une réception. Venu tout spécialement de Mulhouse et devant repartir immédiatement à Strasbourg, M. Jean Laurain souhaita la bienvenue et remercia chaleureusement ses hôtes pour leur présence, expliqua le but de son initiative, et n'eut malheureusement que très peu de temps pour saluer quelques présents, devant un buffet fort bien garni.

La journée du lendemain, vendredi 23 novembre, débutait à 9 heures, par une séance présidée par M. Baudot, remplaçant M. Barcellini. Il donna d'abord la parole au Général Georges Roidot pour

sa communication qu'il n'avait pu donner la veille : « Les Maquis de l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.) ». Puis c'était au tour de M. le Professeur Eugène Martres pour : « Un exemple de concentration : le Mont-Mouchet » suivi de M. Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Conseiller d'Etat, pour : « Radio et Information au Maquis ».

La séance de clôture qui terminait la matinée était présidée par M. le Ministre Christian Pineau. Il donnait la parole à M. Henri Michel, chargé de faire la synthèse des travaux du colloque, et il la fit fort bien. Il allait de soi que tout n'aurait pu être dit sur les maquis au cours d'une journée et demie de travaux. Il faut en dégager plusieurs points :

Tout d'abord, remercier les organisateurs d'avoir réalisé le colloque, car il faut bien dire que c'est la première fois depuis quarante ans que les représentants des maquis de France se retrouvaient entre eux pour parler de leur aventure et discuter du problème très important de ce qu'ils vont avoir à laisser derrière eux comme information pour les générations futures et les historiens.

Ensuite, les communications entendues, fruit déjà d'un travail énorme, mais toujours à compléter, ont été d'une grande richesse d'enseignements et de connaissances.

Enfin, une très grande partie du travail restant à accomplir est maintenant à la charge des Associations d'anciens des maquis, avec tout le sérieux que ce travail doit comporter.

Il nous a été promis que « Les Actes du Colloque » seront publiés au début de l'année 1985, et nous aurons très certainement l'occasion d'y revenir à ce moment-là.

Notre Association était représentée par Paul Jansen, le Docteur Henri Victor et Albert Darier.

**P E N S E Z
A V O T R E
C O T I S A T I O N 1 9 8 5**

Adressez-la rapidement :
Vous n'aurez plus ce souci...
et le trésorier vous en sera reconnaissant.

HOLOCAUSTE

Notre jeune ami Didier Croibier-Muscat nous a fait communiquer un texte qu'il avait écrit au moment du passage à la télévision du feuilleton « Holocauste ».

Les réflexions qui lui ont été inspirées nous intéressent, venant d'un jeune qui n'a pas vécu l'époque, et nous les publions volontiers.

Holocauste. Comme plusieurs millions de Français, je suppose que bien des Pionniers ont regardé ce feuilleton qui leur aura fait revivre les années terribles pendant lesquelles ils ont combattu.

Après sa diffusion en République Fédérale Allemande, les commentateurs (presque) unanimes se sont félicités que vingt millions de jeunes Allemands aient découvert l'extermination scientifique de six millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Pourtant cette série ne me satisfait pas pour bien des raisons. Son aspect spécifiquement allemand ne correspond pas à la réalité historique. Bien sûr, c'étaient des nazis allemands qui faisaient fonctionner les chambres à gaz, mais, des jeunes Françaises et Français de ma génération, combien savent ce que fut le combat des premiers résistants dont vous êtes, noyés dans une France tout entière tournée vers Pétain ? Ce que fut l'action des P.P.F., des Waffen SS, des sbires de la gestapo française, des miliciens dont les actes de Saint-Nizier, pour ne citer que ceux-là, témoignent d'une complicité qu'on veut trop vite oublier ? Ce que fut l'action des Laval, Darnand, Pucheu, Bousquet, Darquier de Pellepoix, tous couverts par Pétain ? Combien savent que cent vingt mille déportés raciaux, dont cent dix-sept mille furent exterminés, avaient été arrêtés avec la complicité de policiers de Vichy, quand ce n'était pas sur dénonciation de Français, et en application de lois promulguées par des Français ?

Certains disent que racisme et antisémitisme furent imposés par les nazis à Vichy. Jamais aucun document allemand n'ordonnera à Vichy d'établir des systèmes législatifs et juridictionnels anti-juifs et anti-maçonniques.

Ils furent mis en place en 1940. Les pressions allemandes pour combattre la résistance n'apparaîtront qu'en août 1941. Et ce n'est qu'en juillet 1942 que les nazis interviendront pour adapter ces mesures à leur programme de « solution finale ».

S'appuyant sur des textes législatifs français et une organisation répressive mise en place par des Français, le travail sera alors effectué par

l'administration française. Le statut des Juifs est promulgué le 3 octobre 1940. Il interdit aux Juifs l'accès aux fonctions électives, à la fonction publique, la magistrature, l'armée. Le recensement effectué par l'administration française permettra l'arrestation facile lorsqu'elle sera décidée. C'est ce que la jeunesse française doit savoir pour ne pas se tromper.

Le nazisme n'est pas un phénomène allemand, il est un phénomène politique et, comme tel, il a un caractère d'internationalisme et de permanence. L'Euro-droite, qui regroupe les partis d'extrême-droite européens, en est l'exemple vivant.

Le second gros « manque » du feuilleton « Holocauste » réside dans l'absence de toute analyse sur la montée du nazisme en Allemagne. Rien n'est dit sur la responsabilité de la classe politique allemande et internationale. Rien n'est dit sur la responsabilité des grands groupes industriels allemands et européens qui ont financé l'ascension de Hitler. Ces mêmes groupes qui utiliseront la main-d'œuvre concentrationnaire dans les usines-bagnes.

Le Daily Mail du 10 juillet 1933 écrivait : « L'Allemagne a eu cette chance de trouver un chef qui a su rassembler toutes les forces du pays au profit de la collectivité. » Et dans le Times du 24 juillet 1933 on pouvait lire : « Le pire ennemi de M. Hitler ne peut lui contester les avantages déjà atteints d'une civilisation renouée. » On trouve dans la presse française des commentaires tout à fait comparables. Quelques-uns de nos amis anglais ont dû perdre leur flegme en relisant de vieux journaux, les nuits où Londres brûlait !

Le Vercors est un double symbole. La montagne abrite toujours la liberté. Pendant la longue nuit qui s'abattit sur la France, les Pionniers et Combattants Volontaires firent de ces montagnes le lieu d'un combat pour la liberté. Aujourd'hui, votre Association, gardienne des plus belles traditions d'héroïsme de notre pays, doit témoigner de la permanence de ce combat. Du Chili à la Sibérie, de l'Afrique du Sud à l'Argentine, qui osera dire que le nazisme n'existe plus ? Ce qu'« Holocauste » ne dit pas, c'est qu'avec six millions de Juifs, sept millions de non-Juifs périrent dans les bagnes nazis. Le combat pour la liberté ne se divise pas, ni dans l'espace, ni dans le temps.

Votre passé vous confère un devoir. Il y a quelques jours, je me recueillais parmi les tombes du Cimetière de Saint-Nizier. Une jeunesse y repose, mais un espoir doit y vivre, celui de ne plus voir d'hommes et d'enfants dans des wagons plombés. Votre devoir, la fidélité que vous devez à ceux qui gisent sous les humbles croix, c'est de lutter, d'expliquer.

Tournez-vous vers la jeunesse qui ne comprend pas votre silence devant les « Holocaustes » d'aujourd'hui. Vous continuerez alors ce combat où tant des vôtres sont tombés.

Didier Croibier-Muscat.

GROTTE DE LA LUIRE

M. le Professeur René François, de la Faculté de Médecine de Lyon et membre de notre Association, a bien voulu nous communiquer le texte du rapport qui avait été remis le 25 août au colonel Huet par le professeur Etienne Bernard (1) et que nous reproduisons ci-dessous :

Le Médecin Commandant Etienne Bernard,
Inspecteur du Service de Santé Drôme-Vercors,
au Colonel Hervieux,
Commandant du Secteur Drôme-Vercors.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants qui résument mon activité au cours de l'attaque contre le Vercors.

Le vendredi 21 juillet, j'ai préparé le départ de quatre médecins qui m'avaient été demandés par le médecin commandant Rigal pour le secteur de la Drôme. Ce départ a été retardé par le manque de moyens de transports d'une part et d'autre part, par l'incertitude où nous étions sur la sécurité de la route de Saint-Agnan-Die. Il a pu s'effectuer néanmoins l'après-midi de ce jour et les quatre médecins sont passés dans la Drôme, sans incidents. L'enquête à laquelle j'ai procédé à Die, m'a appris que ces médecins étaient arrivés assez tôt pour être affectés par le médecin commandant Rigal aux unités qui en avaient besoin le plus. Ils ont eu le temps de rejoindre ces unités et les nouvelles que j'ai eues d'eux par la suite, m'ont renseigné sur les utiles services qu'ils rendaient.

Dans la nuit du vendredi 21 au samedi 22, j'ai surveillé le déménagement de l'hôpital Saint-Martin, que vous aviez ordonné, avec indication de le transférer dans un centre hospitalier de Die. J'ai pris avec le D^r Ganimède, la tête du convoi suivi d'un camion qui emmenait une grande partie des hospitalisés de Saint-Martin. Le D^r Ferrier (2) suivait à quelques distances, avec les autres hospitalisés de Saint-Martin et tous les hospitalisés de Tourtres.

En arrivant à l'hôpital de Die, nous recueillîmes des renseignements, dont la connaissance au départ, eût modifié notre conduite : la résistance avait quitté la ville depuis la veille au soir et les Allemands occupaient La Salle à 6 km de Die. Le médecin attaché à l'hôpital et la Mère Supérieure se montrèrent très inquiets de notre arrivée, inquiets pour nos blessés, inquiets pour leurs propres hospitalisés. Les blessés de la résistance avaient été depuis la veille au soir, éparpillés et dissimulés. Le médecin commandant Rigal, s'était replié hors de la ville. Je ne pus joindre M. le commandant Legrand (3) ni aucun membre de son Etat-Major.

Quand le camion de blessés qui nous suivait, arriva près de l'hôpital, il fut copieusement mitraillé par un avion allemand. Il fallut prendre une décision immédiate. Malgré les nombreux inconvénients, de cette solution, je n'en voyais pas d'autres à ce moment que de donner l'ordre de remonter vers le Vercors (4). Sur mes

conseils, un petit nombre de blessés valides restèrent sur place. Ils n'eurent qu'à s'en louer.

Le D^r Ferrier, avec ses blessés, n'était pas allé plus loin que le col du Rousset. Il avait fait demi-tour et s'était rendu à la grotte de la Luire, près de la Britière. C'est là que la veille il avait — sur les indications de vos services — fait conduire quelques-uns des plus grands blessés demeurés sous la surveillance du D^r Beumier et de deux infirmières ; le D^r Ganimède et moi rejoignîmes le D^r Ferrier dans la grotte.

Que penser de cette grotte ? L'accès en est difficile et le chemin tortueux, perdu dans le bois. C'est un inconvénient pour le brancardage des blessés, mais c'est un avantage au point de vue de la sécurité. Mais si cette grotte a le gros avantage de ne pouvoir être soupçonnée de la route, son vrai défaut est le suivant :

Imposante par sa hauteur, elle n'est pas profonde du tout, elle est plus une excavation dans le rocher, qu'une grotte véritable avec des recoins cachés. Ceux qui s'y réfugient ne peuvent être invisibles aux regards d'un aviateur. De plus, cette grotte est indiquée sur les cartes. Si j'avais connu une autre retraite plus favorable, j'aurais donné l'ordre de nous y rendre sans délai. Dans l'impossibilité d'une autre solution immédiate, je pris les dispositions qui devaient, dans ma pensée, diminuer les risques de notre situation. Les faits devaient confirmer mes appréhensions et justifier les décisions que j'ai prises et qui furent les suivantes :

1° Il y avait à l'hôpital de Saint-Martin, trois blessés de l'armée allemande. Au moment du déménagement, le médecin-chef de l'hôpital les avait laissés sur place, vos services consultés. La raison donnée était que ces blessés pouvaient, à notre insu, sortir de la grotte, rejoindre éventuellement les unités ennemies et donner des renseignements. Je ne m'arrêtais point à de tels arguments et, prenant mes responsabilités, je décidais de faire chercher ces blessés. Dans les conjonctures présentes, où les plus grands périls pouvaient d'un moment à l'autre menacer les blessés et leurs médecins ainsi que les infirmières, trois blessés ennemis qui étaient avec nous depuis un certain temps déjà et dont l'état s'était amélioré grâce aux soins des médecins et des infirmières (ce dont ils avaient conscience) pourraient être dans un moment tragique, une présence salvatrice.

Après que vous eûtes approuvé ma décision, je suis allé moi-même chercher ces trois blessés qui, au reste, manifestèrent du contentement à la nouvelle de ce déplacement.

Les faits dramatiques qui se sont déroulés dans la grotte, devaient justifier la décision que j'avais prise. Non seulement ces trois blessés n'ont pas cherché à s'évader, mais lorsque les Allemands ont pénétré dans la grotte, ils sont allés au-devant d'eux en leur demandant de ne pas tirer et en leur affirmant qu'ils avaient été bien soignés. On peut penser que les médecins doivent leur vie sauve à cette présence et à cette intervention.

2° Il y avait beaucoup trop de monde dans la grotte. Le samedi matin, nous étions environ une centaine en comptant blessés, malades, médecins, infirmières, brancardiers. J'en fis la remarque à Ganimède et à Ferrier, leur disant que rien

qu'au point de vue du ravitaillement, on risquait de se trouver rapidement devant de grandes difficultés. Avec Ferrier, je me rendis à Saint-Agnan, au dépôt de ravitaillement ; je pris contact avec son chef et fis transporter dans la grotte, la plus grande partie des vivres dont il disposait. Mais ces provisions risquaient d'être vite épuisées si la formation demeurait aussi nombreuse. Je priai Ganimède et Ferrier d'étudier un allègement rapide de la formation.

Dans l'après-midi, je rentrai à Saint-Martin où je vous ai rendu compte de l'installation nouvelle de l'hôpital.

En même temps, je plaçais auprès de vous le médecin auxiliaire François, destiné à demeurer avec votre Etat-Major en cas de repli (5). Je me rendis à l'hôpital, j'y réglais la question des prisonniers ennemis blessés, j'inspectais les salles vite abandonnées où trop de matériel chirurgical et médical était encore en place.

Dans la soirée, je me rendis dans la zone nord où je trouvais les médecins très préoccupés de savoir où ils pourraient évacuer leurs blessés, l'hôpital de la grotte n'étant plus accessible, vu son éloignement. C'était là, en effet, un problème grave, pour lequel une solution était très difficile.

Le dimanche 23 juillet, je me rendis à l'hôpital de Saint-Martin. Je fis mettre en ordre l'outillage qui restait et que je faisais enlever l'après-midi. Je fis une inspection rigoureuse pour que fut détruit tout papier pouvant mettre sur la trace d'un blessé ou d'un malade. Je fis avertir les médecins des unités combattantes du groupe sud, du nouvel emplacement de l'hôpital.

Mais, compte tenu de l'inconvénient grave qu'il y avait à augmenter le nombre des blessés dans la grotte, compte tenu aussi de l'impossibilité pour les chirurgiens de faire de grosses interventions dans les conditions très médiocres de leur installation, je donnai, en accord avec les Docteurs Ferrier et Ulmann, les consignes suivantes :

- ne faire transporter dans la grotte que les blessés de gravité moyenne ;
- les blessés légers devant autant que possible être soignés sur place, les blessés graves (abdomen notamment) ne devant pas être bougés, sauf exception.

A 11 heures, après avoir pris contact avec vous, je me rendis à la grotte de la Luire. J'y trouvais les blessés ennemis, bien installés dans le fond, et semblant satisfaits de leur situation.

J'insistais à nouveau pour que l'on réduisit le plus vite possible le nombre des pensionnaires de cette grotte, tant en ce qui concernait les blessés que les médecins. Je suggérai l'éloignement de tous les blessés valides. Mon ordre fut exécuté, pour une part, le même jour, pour une autre part, les jours suivants. Les docteurs Victor, Beumier, Rosenthal, le dentiste Tepper, le pharmacien Cotte et son adjoint, quittèrent la grotte, de même qu'une trentaine de blessés et que des brancardiers et le personnel administratif. Les docteurs Ganimède, Ferrier et Ulmann restèrent sur place. Depuis six semaines, ils faisaient équipe ensemble et habitaient ensemble l'hôpital Saint-Martin. Les infirmières demeurèrent également sur place.

Je revins l'après-midi à Saint-Martin. Quand je me rendis à votre P.C., vers 15 heures, je re-

cueillis la nouvelle que l'ordre était donné de prendre le maquis rapidement.

Je gagnai la zone nord. C'est là que les médecins des unités combattantes se sentaient le plus isolés. Je fus appelé de différents côtés, notamment à La Balme pour un grand blessé de l'abdomen, d'ailleurs au-dessus des ressources de la chirurgie.

Le lundi 24 juillet, je me suis rendu à Pétouze et à Presles, où je restais en contact avec le commandant Philippe et des médecins de son groupe. Il fut entendu qu'en cas de blessé, je serais prévenu, et que je réglerais la question d'une éventuelle évacuation pour chaque cas particulier.

Le mardi 25 juillet, le bruit arrivait à moi que la population civile se plaignait que les médecins fussent partis en abandonnant leurs blessés. Je me rendis à Rencurel d'où cette rumeur semblait être partie. Je fis une enquête qui me montra qu'elle n'était pas justifiée. Il me fut facile (mais je tenais à le faire, c'était un de mes devoirs vis-à-vis des médecins sous mes ordres) de couper les ailes à cette rumeur.

Au moment où quittant Rencurel, je regagnais le bois des Coulmes, je fus aperçu par des unités allemandes qui, descendues du col de la Chèvre, arrivaient pour s'emparer de Rencurel. Je fus salué par une salve nourrie puis par quelques balles isolées, toutes passant un peu trop hautes. La situation fut périlleuse, mais ne dura heureusement que peu de temps. Je pus regagner le bois sans être touché.

A partir de ce moment, je restai isolé pendant dix jours environ, car les Allemands patrouillaient chaque jour dans les sentiers qui entouraient la forêt où j'étais replié.

Bientôt, je repris le contact avec le groupe Durieu, par l'intermédiaire du médecin-lieutenant Bailly qui avait retrouvé ma trace, puis avec la compagnie Brisac, par l'intermédiaire d'un infirmier. Cette compagnie avait un lieutenant blessé dans les bois au nord de Pétouze. Je suis allé le soigner sur place. Dans la suite, je m'occupais de le faire transporter à l'hôpital civil de Saint-Marcellin.

Le 23 août, je me suis rendu à Grenoble pour reprendre contact avec vous et vous dire que je me tenais à votre disposition.

Si pour le Vercors, ma mission me semble terminée, il serait utile que j'aille inspecter les formations sanitaires dans la Drôme. Je suis prêt à le faire dès que j'aurai un moyen de transport pour me déplacer.

Je ne veux pas terminer ce compte rendu sans vous dire que j'adresse mes compliments aux médecins qui, dans le Vercors, ont été sous mes ordres. Ils ont fait leur devoir, souvent dans des conditions difficiles et dramatiques, notamment les docteurs Ganimède, Ferrier et Ulmann qui ont couru les plus grands périls. Les infirmières ont montré un dévouement digne de tous les éloges.

Le médecin commandant Bernard.

(1) Décédé le 6 juin 1980.

(2) Lucien Fischer.

(3) Commandant De Lassus.

(4) Le général Joseph (Zeller) rencontré dans la ville par le médecin-lieutenant Raoul, approuva notre décision.

(5) René François, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

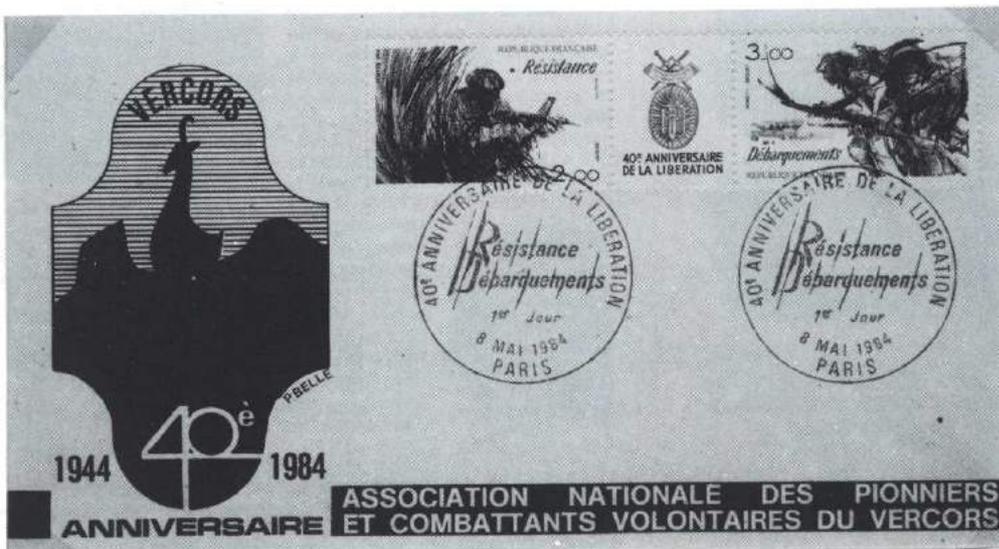
40ème ANNIVERSAIRE DES COMBATS DU VERCORS

DOCUMENTS PHILATELIQUES

C 1-2-3-4



C 5



E 1-2-3

Page 2	LEGENDES
<input type="checkbox"/>	Les Gorges du Nan - Route d'accès à Mallevail, maquis attaqué par les Allemands le 29 Janvier 1944.
<input type="checkbox"/>	Parachutage d'armes sur le terrain de Vassieux. Grotte de la Luire où, le 27 Juillet 1944, les Allemands ont exterminé les blessés de l'Hôpital du maquis.
<input type="checkbox"/>	Sur la route du Col de Lachau, le monument "Aux Martyrs du Vercors" sculptés par Gilioli
<input type="checkbox"/>	La croix de Belvédère de Vaichevière où tomba héroïquement le lieutenant Chabal le 23 Juillet 1944.
<input type="checkbox"/>	Un camp de maquisards dans les forêts du Vercors.
<input type="checkbox"/>	Carcasses des planeurs allemands atterris à Vassieux le 21 Juillet 1944.
<input type="checkbox"/>	Léa Blain, héroïne du Vercors, tombée les armes à la main le 1er Août 1944, aux Glovettes
LEGENDES	Page 3



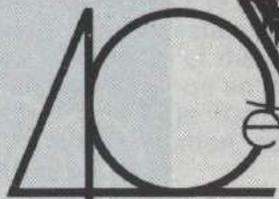
EXEMPLAIRE N° N° 00721 / 1500 EXEMPLAIRES TIRÉS

édité par

ASSOCIATION NATIONALE DES PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS

26, rue Claude-Ganin - 38100 GRENOBLE - Maquette P. BELLE - Imprimerie ROCHAT - La Côte St André

1944 / 1984



ANNIVERSAIRE



DES COMBATS DU VERCORS

P2



Le Vercors est une de ces montagnes soulevées jadis du sein des eaux (L. Fillet). Mais dès l'époque paléolithique, l'homme s'y fixa et dut, pour ce faire, "affronter les hautes murailles, franchir les pas, suivre les gorges et contourner leurs impressionnantes ruptures de pente". Les industriels tailleurs de silex y furent à l'abri à Vassieux, comme à Saint-Nizier ou à Choranche. Puis les Vertacomioris et les Triulates, tribus Voconces s'y établirent plus près de nous pour faire de ce pays un havre de paix laborieuse jusqu'à l'intervention de l'homme moderne avec ses routes, ses véhicules, ses avions...

Le sort de ce magnifique ressaut de la terre française se trouve lié par la guerre dès lors que certains, assaillis, exploitent le relief, pendant que les assaillants mettent en œuvre leur mécanique du siècle.

Dès 1943, quelques centaines de maquisards s'installent en camps de Maquis que des Résistants, en plaine et en ville, organisent, soutiennent, ravitaillent. L'idée vint alors de boucler ce plateau du haut de ses falaises et de ses gorges, pour y proclamer la République en France occupée, et constituer un haut-lieu résistant au cœur du pays le moment venu. Dix-huit mois se passent à concrétiser cette idée, avec l'accord des Etats-majors de la Résistance intérieure et de la Résistance à Londres.



Puis au jour "J", 6 juin 1944, date du débarquement des Alliés en Normandie, le plan "Montagnard" entre dans sa phase active de guerre, comme prévu.



Face à l'enthousiasme juvénile de 3000 volontaires, guerriers d'aussi fraîche date, munis d'armes légères tombées en parachutages, dont la force tient à leurs positions qu'ils pensent inexpugnables, comme autant de créneaux, de meurtrières, de bastions naturels, l'Allemand aligne 20000 hommes entraînés à la guerre depuis quatre ans, soutenus par de l'artillerie et de l'aviation, mis en conditions morales épouvantables pour, justement, ajouter l'épouvante à leurs armes.

Et le Vercors connaît alors huit semaines de combats et de drames, huit semaines à feu et à sang, où se côtoient l'héroïsme et la sauvagerie. Des lieux dont le maquis s'honore : Saint-Nizier où la vaillance oblige l'ennemi à s'y prendre à deux fois avant d'enfoncer le front de nos troupes ; Valchevière ou l'on renouvelle Sidi-Brahim ; Le Pas de l'aiguille et nombre d'endroits où l'envahisseur du plateau se heurte à des groupes armés. Des lieux qui demeureront en sinistre mémoire où l'ennemi tue, pille, viole, incendie : à Vassieux, le 21 juillet la mort venue du ciel par planeurs frappe femmes, enfants, vieillards, comme les jours suivants en tous lieux au hasard de la chasse à l'homme ; des fusillés à la Chapelle, Saint-Nazaire, Beauvoir, ... puis le massacre de la Grotte de la Luire ; des tortures en forêt de Lente, à Vassieux ; des cadavres, des villages et des fermes en cendres, partout ...



Tel fut le prix de ce tragique et héroïque combat pour apporter sa part dans l'élan de résurrection du pays courant à sa victoire libératrice. Et c'est avec plus de détermination et plus de courage encore que les volontaires du Vercors sortis de l'épreuve, poursuivirent nombreux la lutte pour libérer Romans, Lyon, les Vosges, et au sein de la 1ère Armée Française, toute la France.



CH 1

BON DE COMMANDE

NOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :

Règlement à adresser par C.C.P.
à : Chèque bancaire

Monsieur **CROIBIER - MUSCAT** Antheleme
9, Rue Guy Mocquet
38130 ECHIROLLES

Tél. : (76) 22.15.81

- | | | | | | | |
|------|---|-------|---|--------|---|-------|
| P 1 | - | | à | 30 Frs | = | |
| P 2 | - | | à | 20 Frs | = | |
| E 1 | - | | à | 12 Frs | = | |
| E 2 | - | | à | 8 Frs | = | |
| E 3 | - | | à | 8 Frs | = | |
| E 4 | - | | à | 10 Frs | = | |
| E 5 | - | | à | 12 Frs | = | |
| C 1 | - | | à | 12 Frs | = | |
| C 2 | - | | à | 8 Frs | = | |
| C 3 | - | | à | 8 Frs | = | |
| C 4 | - | | à | 10 Frs | = | |
| CH 1 | - | | à | 50 Frs | = | |

Montant..... =

Port et emballage carton 8,00

Paquet-poste recommandé :
ajouter 6 Frs

Total à payer =

**DETAIL DES DOCUMENTS-SOUVENIRS PHILATELIQUES EDITES PAR L'ASSOCIATION
NATIONALE DES PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS
A L'OCCASION DU 40ème ANNIVERSAIRE DES COMBATS (JUILLET 1944 - JUILLET 1984)**

P 1	—	Plaquette 4 pages, triptyque avec oblitération 1er jour à Paris le 8 mai 1984 - Timbre Villes Compagnons de la Libération de 1974, oblitération Vassieux le 21 juillet 1984 - Timbre Liberté de 1944, oblitération 40ème Anniversaire de l'Association.....	30 Frs
P 2	—	Plaquette 4 pages, triptyque avec oblitération 1er jour à Paris sur timbre Débarquement Oblitération Vassieux sur timbre Résistance avec vignette.....	20 Frs
E 1	—	Enveloppe couleur «Vercors, Maquis de France», triptyque oblitération 1er jour à Paris le 8 mai 1984.....	12 Frs
E 2	—	Enveloppe idem ci-dessus, avec timbre Résistance et vignette-oblitération Vassieux le 21 juillet 1984.....	8 Frs
E 3	—	Idem ci-dessus avec flamme de Vassieux du 21 juillet 1984.....	8 Frs
E 4	—	Idem ci-dessus avec timbre Résistance et vignette, oblitération Paris 1er jour le 8 mai 1984.....	10 Frs
E 5	—	Enveloppe sur dorure «photo de M. Chavant» avec timbre Résistance et vignette, oblitération Vassieux 21 juillet 1984 et 40ème Anniversaire de l'Association des Pionniers du Vercors.....	12 Frs
C 1	—	Carte couleur, dessin représentant les symboles et la Flamme de la salle du Mémorial de Vassieux, avec tryptique et oblitération Paris 1er jour le 8 mai 1984.....	12 Frs
C 2	—	Carte idem ci-dessus avec timbre Résistance et vignette, oblitération Vassieux, 21 juillet 1984.....	8 Frs
C 3	—	Carte idem ci-dessus avec timbre «Liberté» de 1944 et oblitération Vassieux 21 Juillet 1984.....	8 Frs
C 4	—	Carte idem ci-dessus avec timbre Résistance et vignette, oblitération 1er jour Paris le 8 mai 1984.....	10 Frs
CH 1	—	Plaquette «Portrait de M. Chavant», dessiné au trait sur soie de 17 x 24 cm, avec biographie au verso, timbre Résistance et vignette oblitération Paris 1er jour le 8 mai 1984, timbre du Vercors 1962, oblitération Vassieux 21 Juillet 1984, timbre de 1944 «Liberté», oblitération 40ème Anniversaire de l'Association.....	50 Frs

Tous ces documents-souvenirs sont disponibles. Ils seront expédiés à réception des commandes accompagnées de leurs règlements, et ce jusqu'à épuisement du stock de chaque modèle

COLLOQUE "SPIRITUALITE THEOLOGIE ET RESISTANCE"

Les 27, 28 et 29 septembre derniers, s'est tenu au Centre Saint-Hugues de Biviers, dans l'Isère, un Colloque patronné par l'Institut d'Histoire du Temps Présent, à l'occasion du quarantième anniversaire du Vercors et de la mort du Père Yves de Montcheuil.

Ce colloque avait l'appui du Conseil Général de l'Isère, de la Municipalité de Grenoble, du C.N.R.S., du Centre Régional Interuniversitaire d'histoire religieuse de Lyon, de l'Université des Sciences Sociales de Grenoble, du Centre de recherches d'histoire de l'Italie et des pays alpins, du Centre Saint-Hugues de Biviers, de la Communauté des Jésuites de Grenoble, du Comité Diocésain d'Histoire Religieuse.

Notre camarade Lillette Lesage nous a transmis quatre des témoignages ou communications qui ont été donnés, et nous remercions les auteurs de nous avoir permis de les reproduire ici.

Lucien FRAISSE

Commandant Xavier dans la Résistance

J'ai été sans doute le dernier jésuite à voir et à m'entretenir avec le Père de Montcheuil au poste de commandement du Plateau du Vercors. Voici en quelles circonstances.

Après le débarquement du 6 juin, les maquis de la région qui comptaient, pour le Plateau du Vercors et le département de la Drôme, environ 500 hommes, avaient vu, suivant les ordres militaires d'intensification des combats donnés aux Forces Françaises de l'Intérieur, leurs effectifs considérablement augmentés. 2 500 environ pour le Plateau du Vercors proprement dit, et environ 5 000 pour le département de la Drôme.

Le Plateau du Vercors et la Drôme avaient deux commandements militaires distincts. Il fallait armer ces nouveaux venus et nous avons effectivement reçu de nombreux parachutages d'armes légères du 6 juin au 14 juillet.

Le jour du 14 juillet, plus de 70 fortresses volantes américaines lâchaient un millier de containers dont les parachutes étaient aux couleurs tricolores. Je les ai vu descendre depuis le P.C. de la Drôme qui se trouvait à 2 ou 3 kilomètres à vol d'oiseau du terrain de Vassieux.

Déjà en butte aux actions de guérillas, l'ennemi avait alors décidé d'en finir et massé deux divisions qui, de Grenoble à Valence, sur la transversale Valence, Die, Gap et la route Napoléon, encerclaient le massif entier et passaient à l'attaque dès le 20 juillet.

Entre le 14 et le 20 juillet, par Die et le col de Rousset, je montais au P.C. du Plateau avec des camions, pour prendre la part du parachutage qui nous était destinée, entreposée dans le tunnel de Rousset. J'étais alors commandant en second du département de la Drôme.

C'est au P.C. du Vercors que j'ai eu l'heureuse surprise de trouver le Père de Montcheuil. Il était de quinze ans mon aîné, mais des circonstances familiales m'avaient amené à le connaître personnellement.

Les événements qui suivirent sont connus. Le Père, avec l'hôpital du Vercors, se trouvait dans la Grotte de la Luire que les Allemands découvrirent le 27 juillet. Après avoir repris leurs propres blessés et prisonniers qui y étaient soignés, ils fusillèrent, sur place, nos propres blessés et descendirent à Grenoble les médecins, les infirmières et le Père de Montcheuil.

Quand, début septembre, après la libération de Valence, je remontai sur le Plateau, j'ai pu voir encore les civières et les pansements souillés.

La venue du Père de Montcheuil dans le maquis et sa mort prennent place dans l'histoire de l'occupation, du régime de Vichy et de la Résistance. Elles sont au cœur des questions traitées dans les deux colloques de Grenoble en octobre 1976, et de Lyon en janvier 1978, publiés sous le titre « Eglises et chrétiens dans la deuxième guerre mondiale ».

Une de ces questions, moins connue que d'autres, mais qui a eu son importance, est celle de l'aumônerie du maquis.

C'est en effet pour informer les autorités ecclésiastiques et obtenir l'envoi d'aumôniers dans le maquis que, sollicité par des jeunes engagés dans la Résistance, le Père de Montcheuil avait entrepris ce voyage dans le Vercors. Car il n'y avait pas — et il n'y eut pas — d'aumôniers dans le maquis ou même de prêtres simplement autorisés par leurs évêques à être au milieu de ceux qui vivaient et mouraient sans secours religieux. Il y eut pourtant des volontaires qui furent écartés.

Le problème s'était cependant posé avec acuité lors de l'instauration du Service du Travail Obligatoire, le S.T.O., loi française bien qu'imposée par l'occupant en février 1943. Les réfractaires devaient fournir des contingents importants aux maquis dont certains s'étaient formés lors de l'invasion de la zone sud, le 11 novembre 1942.

Jusqu'à la libération, il n'y eut, ici ou là, que des « dépannages » de fortune, dus à l'initiative personnelle de quelques prêtres dont les paroisses étaient dans les zones de maquis ou proches de ces zones, et aussi de prêtres combattants.

C'est ainsi qu'à Noël, sollicité par l'abbé Pierre Grouès — l'abbé Pierre — j'allais donner les sacre-

ments et célébrer la messe au maquis de Malleval qui, peu de jours après, subissait de lourdes pertes.

A Pâques 1944, sur la demande du colonel Descour, Chef militaire de la région Rhône-Alpes, je faisais la tournée des maquis du Vercors pour faire faire leurs Pâques à ceux qui le désiraient. J'ai rencontré là des garçons merveilleux dont j'ai toujours gardé le souvenir. Beaucoup sont morts. Leurs tombes sont dans le cimetière de Vassieux, et ailleurs dans tout le Vercors.

Mais ensuite, comme le Père Chambre et moi-même nous nous étions mis à la disposition du colonel Descour, celui-ci nous signifia qu'étant officiers, il n'était pas question que nous soyons aumôniers, tant était grande la pénurie d'officiers qualifiés pour encadrer les troupes hétéroclites du maquis (1).

C'est à Pâques 1944, que vint me trouver un des maquisards, l'abbé Magnet, curé de La Bâtie-Rolland. Poursuivi pour avoir caché des Juifs et des clandestins, il avait dû quitter sa paroisse. Son évêque, Monseigneur Pic, l'avait déclaré « suspens ». Il me demanda ce qu'il pouvait faire, n'ayant plus les « pouvoirs ». Je pus lui donner la solution qui avait été retenue par des Pères de la Faculté de Théologie de Fourvières. Les maquisards pouvaient être considérés comme étant à l'article de la mort. De ce fait, tout prêtre pouvait leur donner les sacrements.

Néanmoins, au mois de juin, je suis allé à Die voir l'archiprêtre, M. Jean Bossan et lui ai demandé s'il pouvait me donner les « pouvoirs ». Il me répondit : « Vous avez de la chance que nous soyons coupés de l'évêché de Valence, Monseigneur ne vous les donnerait pas. Mais comme il m'a délégué ses pouvoirs, je vous les donne bien volontiers. »

Autre témoignage récent dans le livre de Pierre Limagne, « journaliste sous trois Républiques » publié en avril de cette année. J'en extrais ces lignes : « Quand il sut que Pierre Limagne, rédacteur à la Croix et son diocésain de naissance, se trouvait parmi les dirigeants de la Résistance ardéchoise, Mgr l'Evêque s'était empressé de dépêcher à Aubenas un vicaire général chargé de me dire : « Nous sommes prêts à nommer des aumôniers pour le maquis. » Et d'oublier — note Pierre Limagne — que quelques semaines avant mon retour en Ardèche, avait été publiée une déclaration du même évêque interdisant aux prêtres du diocèse de se compromettre avec les maquisards. »

Cette question de l'aumônerie du maquis, qui n'a pas été abordée aux précédents colloques, n'a certes pas l'importance des autres données relatives à l'attitude de l'Eglise de France sous l'occupation. Elle n'a pas l'ampleur et la gravité du problème du Service du Travail Obligatoire auquel elle est étroitement liée. Dans les deux cas, nous sommes en présence de la même démarche.

A l'exception de Mgr Saliège et de deux ou trois autres, presque tous les évêques et beaucoup de supérieurs religieux ont donné la consigne d'obéir au pouvoir légitime. Séminaristes et jeunes religieux, 3 200 ou plus, partirent ainsi travailler pour l'industrie allemande. Evêques et supérieurs

religieux condamnaient en termes très vifs ceux — les fameux « théologiens anonymes » — qui donnaient aux jeunes le conseil d'obéir à leur conscience. Ils revendiquaient pour la hiérarchie seule « la charge de la responsabilité des consciences ». On comprend aisément qu'après avoir plus qu'encouragé au départ en Allemagne, il eût été difficile à l'épiscopat de pourvoir les maquis d'aumôniers.

Située à sa place, cette affaire d'aumônerie des maquis a porté atteinte à l'autorité de l'épiscopat et contribué à créer un malaise au sein du catholicisme français et notamment auprès des jeunes dont, dans les années qui suivirent la libération on devait constater l'éloignement et même pour certains l'abandon de la foi, soit qu'ils se sont sentis frustrés de n'avoir pas participé à la Résistance, car on les en avait dissuadés, soit qu'ils aient eu dans la Résistance l'impression d'avoir été, comme on l'a dit, des « enfants perdus » abandonnés par leur Eglise.

Direction des consciences ou liberté des consciences, voilà bien ce qui fut en jeu pendant l'occupation allemande. Liberté chrétienne dont le Père de Montcheuil a été un témoin exemplaire et un éducateur auprès des jeunes. Aux heures les plus sombres, fin 40 début 41, Jacques Chevalier étant Ministre de l'Instruction Publique du Gouvernement de Vichy, il fut question d'enseigner désormais dans l'école publique les « devoirs envers Dieu ». « Dieu à l'école », avait-on résumé. Le Père de Montcheuil avait fait paraître dans « Construire », nom de la revue des Jésuites, « Les études » pendant l'occupation, un article intitulé : « Dieu et la vie morale » (2). Article remarquable et par sa rigueur philosophique et par sa sûreté théologique. Car le Père était aussi bon philosophe que théologien. Il situe admirablement le point crucial où l'autorité se pervertit et se dénature dans sa relation à Dieu. Cette trahison, la plus grave de toutes, c'est l'appropriation de Dieu ou en termes simples l'utilisation de Dieu. Trahison aussi vieille que le Veau d'Or du désert du Sinaï... et toujours aussi jeune, où l'on substitue au vrai Dieu une idole fabriquée tout en lui donnant le même nom.

Voici le passage essentiel de ce texte qui éclaire tous les problèmes qui se sont posés dans l'Eglise de France pendant la Deuxième Guerre Mondiale, y compris celui de l'aumônerie des maquis qui a entraîné sa mort :

« Dans la vie morale ainsi comprise, quel est le rôle de Dieu, ou plus précisément de la connaissance de Dieu ? C'est ainsi que doit se poser le problème. Il importe en effet de l'énoncer correctement, nous allons dire moralement. C'est que trop souvent, en effet, et sans en avoir du reste la conscience réfléchie, on se place sur un plan qui, pour dépasser l'intérêt de l'individu, n'en reste pas moins d'un ordre « utilitaire ». Effrayé à juste titre de la prédominance de l'égoïsme dans la conduite de masses considérables d'hommes, on se demande comment assurer l'obéissance aux prescriptions destinées à assurer le bien commun, à rendre possible la vie présente et la persistance d'une nation, ou, en termes plus précis, comment

obtenir l'obéissance à ceux qui détiennent l'autorité. Devant l'insuffisance de l'attrait du bien commun et des sanctions temporelles, on recourt à l'idée de Dieu. Fondée sur lui, pense-t-on, l'obligation ne pourra plus être mise en doute ; la conscience individuelle ne pourra plus se croire dispensée d'obéir à la loi. Et surtout, la crainte des sanctions auxquelles il est impossible d'échapper, l'espoir de récompenses dont on est sûr de ne pas être frustré, obtiendront de l'ensemble des citoyens au moins ce minimum de renoncement et de sacrifices de leurs intérêts sans lequel aucune société ne peut garder sa cohésion.

« Or, il faut le dire nettement, cette manière trop fréquente, surtout aux heures de crise, de poser le problème est une trahison de la cause de Dieu autant que de la morale. C'est une trahison de la morale, car une éducation fondée sur une pareille conception pourrait donner des citoyens soumis, mais elle ne formerait pas des êtres moraux...

« Ce serait aussi une trahison de la cause de Dieu. Car c'est lui donner comme fonction celle d'un garant d'un pouvoir humain. C'est le rapporter à autre chose qu'à lui-même. Dieu est la source et le garant de l'ordre moral parce qu'il est la réalisation infinie des valeurs. Même lorsqu'on a montré que l'ordre social ne saurait subsister longtemps dans une société athée, c'est un blasphème que de prôner la foi en Dieu simplement parce que sans elle, l'homme ne saurait trouver les conditions d'une vie humaine, et l'Etat, les conditions de sa stabilité. Recommander Dieu à cause de son « utilité », si élevée qu'on l'imagine, c'est témoigner qu'en parlant de Lui on a oublié qui il est. Ne pas le vouloir pour lui-même, indépendamment de toute autre considération, c'est le rejeter. Car le premier hommage à lui rendre, c'est de reconnaître qu'il vaut par lui-même.

« Mais si cette attitude, pensera-t-on, s'impose aux individus, l'Etat, responsable de l'ordre au sens le plus large du mot, n'aurait-il pas le droit de tout envisager de ce point de vue ? Non. Car ce serait faire de l'Etat et de ses fonctions une fin absolue et lui permettre de tout subordonner, même les réalités spirituelles. Aussi lorsqu'il entend moraliser ses sujets ne doit-il pas donner à Dieu une place qui serait indigne de Lui. Mieux vaut encore qu'il ignore Dieu que d'y penser comme à son auxiliaire, car il ne saurait en parler dignement. »

(1) *L'Histoire du Diocèse de Grenoble, publiée en 1979 sous la direction de Bernard Bligny, dans le chapitre rédigé par Ambroise Jobert établit la vérité des faits.*

(2) *Presque en même temps, le P. Ganne publiait dans « Esprit », en février 1941, un article intitulé : « Dieu à l'Ecole » d'une teneur analogue.*

Abbé René LORENZI

Ma participation à la Résistance et au Maquis m'apparaît fondée dans les circonstances et dans ma foi.

Ayant été évacué avec ma famille de Menton (Alpes-Maritimes) où je suis né (1924), je ressentis

l'annexion de cette ville par l'Italie comme un déchirement inacceptable. Celui-ci me rendit aussi plus sensible au drame de la guerre, de la défaite et de l'occupation. En même temps que la foi chrétienne dans laquelle j'avais été, enfant, éduqué, mais que, surtout, j'avais été amené à essayer de vivre personnellement et avec les autres, par la J.E.C., dès la classe de cinquième jusqu'à la première, l'année de l'évacuation, me faisait m'interroger sur les raisons et les moyens de la guerre, sur le national socialisme, ses méthodes, son racisme. Spontanément, j'étais pacifiste et je pensais et espérais qu'une victoire ou en tout cas un renouveau de justice, de paix, de réconciliation et d'amour selon l'évangile viendrait au-delà de nos souffrances actuelles. Mais comment ?

Je lisais l'Evangile, je priais avec confiance. Lorsque j'essayais de m'exprimer confusément, en famille, on me traitait d'idéaliste. Au lycée de Toulon où j'étais en philosophie l'année scolaire 40-41, les professeurs (même si certains de la classe furent connus après la libération comme de grands résistants) ne nous apportaient guère de lumière sur la question, ils nous conduisirent même un jour en rangs serrés pour applaudir Pétain en visite à Toulon. Je voudrais dire, cependant, que le professeur de philosophie, même sans aucun titre et, probablement, de lien avec la « Résistance », nous donnait un enseignement pénétré de l'amour de la liberté, du sens de la grandeur de la vie et de l'histoire, tel qu'au fur et à mesure j'étais renforcé dans mes convictions de participer à la réalisation de l'idéal de liberté, de fraternité et de paix.

De longs échanges avec les camarades, et ceux-ci étaient surtout possibles à Carqueiranne où je logeais, allaient dans une recherche en ce sens. Et la rencontre devint accord parfait avec l'un d'eux, plus âgé que moi, Serge Fédermeyer, qui commençait des études de médecine et dont le beau-père, Henri Sellier, industriel à Solliès-Pont, pour « la couverture », demeurait à Carqueiranne. Et quand Serge fut introduit comme infirmier au siège de l'organisation Todt à Hyères où l'Etat Major prévoyait l'installation de rampes de lancement (hôtel Costebel) et qu'il fut vite bloqué par trois femmes de chambre allemandes chargées de la surveillance, on eut recours au petit réfugié que j'étais pour aller mendier pain et fromage auprès de son ami Serge.

Le contact pris et réussi, les plans remplaçaient le papier d'emballage dans des visites hebdomadaires. Premiers risques ayant abouti, paraît-il, et qui ne me troublèrent même pas, le jour où Serge, seul un instant, sortit de sous une paille de l'infirmerie deux revolvers saisis à des soldats ivres morts et les joignit au précieux pain et beurre mis de côté ostensiblement pour le « pauvre » attendu ! L'accueil de M. Sellier dans son « liège » de Solliès-Pont me donna conscience qu'il est des risques inutiles...

C'est à la suite de ces premiers services que je fus « recommandé » au colonel de Virieu et j'arrivais au château de Virieu-sur-Bourbre, dans l'Isère, en octobre 1942, comme « précepteur » des en-

fants. Je fus vite associé aux activités du marquis et de la marquise de Virieu dont l'esprit et le courage correspondirent d'emblée à mes questions et à mes aspirations.

Malgré la prudence et les réserves de mise en ces temps et en ces lieux les contacts et les échanges avec tant de personnes « passant » par Virieu me renforçaient dans l'espérance de l'action efficace pour la libération et le désir de m'y engager pleinement.

Dès le mois de novembre, le camouflage de quelque 50 tonnes d'armes fut l'occasion d'une participation effective. Mon idéal pacifiste n'était pas troublé par le fait. Soustraire ces armes à l'occupant et espérer pouvoir les faire servir un jour à la libération était un vœu ardent et l'entreprise me paraissait enthousiasmante. D'autant plus que dans la même semaine, mon frère, marin sur le « Strasbourg » avait connu le sabordage de la flotte. C'est Mme Wladimir d'Ormesson, cachée avec son mari (M. « Olivier »...) au château, qui avait été chargée de m'annoncer la nouvelle à la fin du repas... avant l'écoute des informations à la bibliothèque. Je revins au début 1944 seul au château pour sortir des oubliettes, avec l'aide de Jean Pinaud, fils du notaire du pays, les revolvers que l'on allait venir prendre à destination du Vercors.

J'assurais de façon assez régulière des liaisons de Virieu à Grenoble (soit à la place aux Herbes : imprimerie secrète avec « Dupouille » et « Poil » (Poli), soit au 32, avenue Alsace-Lorraine chez les Jacquot, soit au 15, boulevard Agutte-Sembar chez les Fortrat, doyen de la faculté de sciences), ou à Lyon (une bijouterie, rue des Remparts d'Ainay), ou un relais (?) pour Saint-Etienne, lien avec une modiste, Mme Bonhomme, s'occupant des Juifs. Pour ceux-ci également, lien avec les Sœurs de N.-D. de Sion à Grenoble. Au milieu de l'année, des liaisons alternées avec « Jacquotte » Yvonne Jacquet, relatives au « Radio journal libre ». En septembre 43, devant les menaces de la gestapo, ce fut le départ dans l'Ain... et la grâce pour moi de vivre quelques semaines tout près de la basilique du Saint Curé d'Ars.

Tout en assurant la jonction avec le colonel de Virieu (« M. Lejeune » à l'hôtel face à la statue du petit berger d'Ars), sa famille dispersée dans les fermes à Lyon, Grenoble et Virieu (c'est d'Ars entre autres que partit le manuscrit du « Manuel des corps francs »), je connus là un vrai temps de « retraite », même si les tenanciers de l'hôtel m'étaient assez vite apparus « collaborateurs »... et dangereux. C'est en allant préparer à Chichilianne, aux pieds du Mont-Aiguille, dans le Trièves, notre future retraite, la nuit du 9 au 10 novembre 1943 que je fus pris par la gestapo à l'hôtel des Allobroges à Grenoble et connus trois heures vingt de passage à tabac dont je « sortis » providentiellement sans que rien ne soit découvert des documents et adresses que je portais, dont le bulletin « n° 13 » du Radio journal » pour l'imprimerie secrète.

Les écoutes radio et les liaisons se poursuivirent de Chichilianne, non sans alertes diverses (montées

de la gestapo, attaque du monastère d'Esparron).

Par les liaisons, par les personnes rencontrées, à Virieu, puis à Chichilianne, même dans la prudence et la réserve qui réduisaient toujours connaissance et révélations au minimum nécessaire, je sentais vivre, se développer et se continuer, malgré les coups durs que l'on se disait peut-être plus facilement, tout un réseau fort et, surtout, généreux, en ville, dans les campagnes, mais, surtout, sur le plateau du Vercors.

Dès 1942, j'avais eu la joie d'y envoyer deux camarades (Alfred Cambardon et André Limongi) qui m'avaient téléphoné de Toulon à Virieu pour fuir le S.T.O. Mais en juin 1944, j'eus la joie d'y monter par le Pas de la Ville et le Pas de la Selle jusqu'à la Grande Cabane et Pré Grandu pour y conduire, muni du précieux mot de passe, deux gars qui voulaient rejoindre le maquis : Raymond Liotard et Raymond Giroux. Je demandais à ce moment-là à partager mon temps entre Chichilianne et le Vercors où il était question que j'assure hebdomadairement une liaison. Je fus affecté au 11^e Cuir à la Grande Cabane.

C'est ainsi que le 14 juillet, retournant de la Grande Cabane à Chichilianne, j'assistais dans l'après-midi comme d'une tribune, des sommets non loin des Pas, au parachutage tricolore d'armes sur Vassieux, et à la contre-attaque d'avions allemands qui suivit peu après...

C'est ainsi, également, que le 19 juillet, j'étais remonté sur le Plateau et que le 20 au soir lorsque sont annoncées les colonnes allemandes investissant le Vercors des divers côtés, je suis affecté au P.C. des Pas à la maison forestière de Pré-Grandu. Garde de nuit... et de jour du P.C. et du poste radio qui y avait été parachuté, téléphone, liaisons... les hommes manquaient.

Le vendredi 21 juillet, à 9 h 30, je vis arriver les avions remorquant une vingtaine de planeurs et tandis que le lieutenant Henri Champon et le lieutenant André Kalck étaient sortis de la Cabane à deux cents mètres de la maison où j'étais au téléphone et que je les entendais s'exclamer de joie **croyant** que c'était enfin les avions promis par Londres pour Vassieux, je vis nettement sur la carlingue brillante une croix noire et leur hurlais « attention » ! Quelques instants après, coup de téléphone de Vassieux, le dernier déjà, c'était le drame... Dans la journée, successivement, tous les postes étaient attaqués, toutes les maisons bombardées.

Comme nous n'avions pas de fil pour prolonger la ligne, Henri et André avaient pensé maintenir le téléphone dans la maison forestière, mais je préférais le sortir en arrière dans le premier groupe de trois sapins entourant des rochers, je m'improvisais technicien (!) et réussis à fixer le poste sous un capot de voiture que je descendis prendre au fond du ravin, car la pluie avait commencé à tomber.

Le samedi 22, en début d'après-midi, alors qu'arrivaient par car des renforts destinés au Grand Veymont avec le capitaine Adrian (Jules Villard), trois bombes écrasèrent la maison forestière de

Pré-Grandu et une quatrième, tombée à côté m'enterra sous le capot de voiture protecteur.

Les nouvelles, nous nous téléphonions quand nous pouvions, étaient alarmantes... Elles cessèrent dans l'après-midi du 23... Comme les avions ne cessaient de pilonner un peu partout, je me mis à remonter la ligne en arrière, suivant le fil à travers forêts, ravins et monts et trouvais enfin la ligne coupée. Je joignis les fils comme je pus et les serrais avec un morceau de la doublure puis de l'imperméable de ma mère que je portais. Je revins jusqu'à Pré-Grandu pour constater que ça marchait : c'était hélas, un message d'un camarade que j'avais eu plusieurs fois les jours précédents à l'appareil et dont j'oublie le nom. Il m'annonçait qu'après « La Chapelle », tout était fini à Valchevrière et que l'ordre de dispersion avait été donné par le commandant Hervieux... Sa communication fut interrompue subitement par un bruit comme d'explosion... Un peu plus tard, un autre message, c'était 17 ou 18 heures, du P.C. central nous donnait cet ordre de dispersion par tout petits groupes à l'intérieur du maquis. Je le transmettais immédiatement à Henri et André, avec une tristesse profonde et cependant une confiance qui ne me quittait pas. La souffrance avait été grande déjà d'accueillir et soigner comme je pus et sans moyens des blessés ramenés des secteurs des Pas, Grand Veymont et Grande Cabane. Et je reçus ainsi un message fraternel mais angoissé, le dernier que j'aie reçu à Pré-Grandu ce 23 juillet, vers 18 heures ou plus, de « l'hôpital de campagne » s'achevant par « Tout est foutu. Ils nous ont eus. », message émanant peut-être de la grotte de la Luire, mais avaient-ils un poste de campagne à la grotte ?

Nous partîmes dans la nuit, mais non pas par petits groupes, quant à nous... Si certains du coin sont partis de leur côté (par des chemins proches puisqu'au Pas de Chabrinel, dans la nuit, on entendit proche la détonation du coup de fusil par lequel un certain Martin, malade, épuisé, s'était suicidé... proches étaient alors, aussi, les Allemands...), le capitaine Adrian proposa de rester groupés pour, quand ça serait possible, au besoin sortir en force. Et nous partîmes 120 au total en colonne. Je fus d'ailleurs chargé par Adrian peu avant de relever les « noms » de maquis de chacun avec l'adresse de famille ou de correspondant...

Je les ai portés sur moi, tout au long de notre périple dans et puis hors du Vercors quand la route fut traversée au milieu de fusées éclairantes, à Saint-Maurice en Trièves... J'ai offert cette liste à Adrian le jour où il nous quitta, en octobre, me semble-t-il, pour réintégrer Lunéville, en souvenir... Mais je laissais dans un creux du rocher, support du téléphone, par dessous et soigneusement protégés, deux billets au crayon enveloppés dans un troisième papier « aux bons soins de Blanche Neige » (nom du colonel de Virieu) que je retrouvais au moment du retour dans le secteur pour rechercher et ensevelir les camarades morts, ceci entre la libération de Grenoble et de l'Oisans — 22 août — et celle de Lyon, le 2 septembre. Un papier était un adieu à mes parents, à mon frère, à ma famille, aux de Virieu. Sur l'autre,

deux phrases de l'Évangile : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer vos corps, mais qui ne peuvent rien sur vos âmes. » « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Papiers écrits à la hâte le samedi 23 au matin... et que j'ai toujours conservés. Ils traduisent peut-être le mieux les « raisons » de mon acceptation de cette résistance à la fois désirée, recherchée et rencontrée dans les circonstances que j'ai essayé de retracer.

Je ne saurais dire, cependant, si la conscience claire de ces exigences évangéliques est antérieure aux démarches que j'ai acceptées et décidées. Ou bien la découverte a-t-elle été progressive au fur et à mesure que les occasions d'agir se sont offertes au jeune que j'étais alors, grâce au témoignage dêtres admirables (Serge, les de Virieu, Jules Villard, Dunoyer de Segonzac) que j'ai connus ?

Au petit matin du troisième jour, je crois bien, donc du 27 juillet, de notre sortie du Vercors, après une marche exténuante dans des bois, des rocailles, des torrents, nous sommes parvenus dans une clairière ; une croix se détachait sur un ciel bleu gris entre les branches de quelques arbres ; sur ses bras, je lus l'inscription : « Regarde et va ton chemin. » Je me redressais de l'épuisement de ces jours et de ces nuits où l'on se traînait sans nourriture (sinon les racines et des tiges de fleurs) et surtout, de l'idée écrasante de tant de victimes, de haines, de souffrances, de déception... et je repartis avec les autres, ressentant fortement l'Amour du Christ et son Pardon pour Tous, marchant vers sa Paix, plus fort que jamais.

Comment cette rencontre du Christ dans l'histoire et dans ma vie en ce temps-là a-t-elle cheminé ?

Ma foi consciente et agissante dès l'âge de 13 ans avec l'aide de la J.E.C., a sûrement connu une étape importante en 40-41 durant l'année de philosophie, coïncidant avec les interrogations sur l'actualité et l'appel à y témoigner de l'amour du Christ.

Je me souviens du matin où, sur la petite table de bar ronde, en fer, de ma chambre de réfugié où j'ai fait mes études, au long de cette année, j'ai pesé qu'aider au Salut, à la Vie d'une personne valait le don de sa vie et où je décidais d'être Prêtre de Jésus-Christ.

Fréjus MICHON

Président de la Chambre d'Agriculture de l'Isère

Ce témoignage oblige à un retour en arrière très marqué, mais pour des événements restés très présents à nos mémoires.

J'avais 16 ans en 1940 et je ne me posais pas la question de ma vocation paysanne car je venais de quitter le collège, pour moi l'égal d'une caserne, presque d'une prison, pour aller dans la montagne vivre dans la nature. Mais nous avons été profondément bouleversés, ceux de mon âge, par la défaite qui avait frappé à notre porte jusqu'à Voreppe ; par le sentiment d'impuissance et de pagaille dans

l'armée française que nous rapportaient nos aînés ; par la conscience que tous nos voisins prisonniers étaient les otages des Allemands ; tristes et déboussolés, à la recherche d'un signe, d'une étoile, d'un idéal.

Là se situe, en 1941, le lancement de la J.A.C. en Matésine par un apôtre, qu'aucun de nous n'a oublié, l'abbé Grouès, aumônier de l'hôpital de La Mure, nous l'appelions déjà l'abbé Pierre.

La J.A.C., l'action catholique dans notre génération, réveillait la foi ; elle apportait aussi une méthode de réflexion, un moyen de choisir entre les visions contradictoires — Pétain ou de Gaulle — où chacun prétendait détenir sa vérité.

Mais la résistance avait un côté plus exaltant, plus prometteur, prophétique, et malgré la tendance légitimiste de l'évêque de Grenoble, nos aumôniers étaient tous résistants.

Nous avons vécu trois années de réflexion, de formation, d'approfondissement ; essayé de reconstituer en zone libre, à partir d'un secrétariat général installé à Lyon, un mouvement de jeunesse dont les moyens d'expression écrits étaient soumis à la censure — Dieu merci, la parole est restée libre — dont les moyens de communication se ramenaient à la bicyclette car les trains ne circulaient pas le dimanche. Il s'est pourtant forgé des équipes et des élans de solidarité dont nous parlons encore avec nostalgie.

Notre engagement spirituel a été naturellement à la source de tous les autres. Refaire chrétiens nos frères, c'était leur redonner un idéal dans le Christ, mais aussi moderniser une profession assez attardée dans ses techniques et ses institutions, revivifier la conception de l'amour et du foyer, se mettre au service de la cité pour qu'elle soit plus juste et plus ouverte. Mais la cité, elle, était sous la botte nazie, nous nous en apercevions chaque jour un peu plus et nous avons compris que, là aussi, et peut-être là d'abord, il fallait s'engager.

Je veux rappeler que nous avons été aidés dans nos choix par beaucoup d'hommes auxquels il faut rendre hommage : les aumôniers d'abord, mais aussi beaucoup de laïcs. Nous avons bénéficié à Saint-Martin-d'Uriage de l'école de cadres des compagnons de France. Pourtant fondée par le maréchal Pétain, c'était un haut lieu de la résistance. Autour du chef Dunoyer de Segonzac, pour n'en citer qu'un, cette équipe se dépensait volontiers au profit des mouvements de jeunesse de l'Isère ; exemple : les jeunes paysans que nous étions recevaient au comité fédéral une formation sur la politique par Hubert Beuve-Méry, un homme capable d'ouvrir des horizons dans ce domaine.

Je voudrais insister sur ce que nous apportait à l'époque l'A.C.J.F. Les contacts étaient réguliers et profonds avec la J.O.C. et la J.E.C. en particulier. C'était un véritable souci de préparer l'avenir : les lendemains de la guerre, la démocratie, l'économie, l'entreprise, le syndicalisme, étaient des thèmes inépuisables. Nous avions le sentiment aigu qu'une nouvelle société devait naître, qui serait vraiment décloisonnée et mettrait fin à la lutte des classes,

replongerait les chrétiens dans la pâte de l'action civique et, accessoirement, sortirait l'agriculture d'un ghetto dans lequel, avant guerre, elle s'était un peu complue.

Lorsque le moment fut venu de prendre des responsabilités dans les institutions, ce travail nous a été excessivement utile ; nous connaissions des responsables du secteur ouvrier, de l'industrie ou des professions libérales, et nous pouvions dialoguer sur des sujets connus.

Il faudrait signaler aussi la qualité du travail réalisé par la publication — interdite par les Allemands fin 43 — des « Cahiers de notre jeunesse ». L'esprit de la Résistance était dans tous les sommaires et par les numéros de « Témoignage chrétien » qui circulaient sous le manteau.

C'est le S.T.O., auquel les Allemands avaient décidé de soumettre les jeunes Français, qui fut le déclic pour conduire un grand nombre d'entre eux dans le maquis. Il fallait d'abord accueillir des citadins réfractaires à la campagne, ou on pouvait un certain temps les cacher, ensuite essayer, à partir des fermes, d'assurer leur ravitaillement. Malgré quelques bavures, il y a eu un grand élan de solidarité et, là encore, une source de rapprochement entre milieux très différents et aussi entre les opinions diverses.

Dans ma région le « Maquis » était très entre les mains des communistes. Tout le monde était prêt à se battre, mais les anciens pensaient beaucoup aux conséquences politiques d'après guerre et pour nous, jeunes, c'était plutôt la révélation que le combat que nous menions avait plusieurs sources sur le plan de l'éthique, que nous devions nous respecter, dialoguer, collaborer, apporter chacun notre pierre, et que la fraternité des armes — qui était parfois la fraternité de la peur — devait se prolonger dans la paix. Nos collègues communistes paraissaient animés des mêmes intentions et il n'y avait dans les passes difficiles aucune différence entre « celui qui croyait en Dieu et celui qui n'y croyait pas. »

Je ne sais pas si, à cette époque, nous en avons mesuré vraiment les conséquences, mais il nous semblait que le témoignage des chrétiens dans le maquis avait d'autant plus d'importance que près de ceux vraiment préoccupés d'un redressement moral, la révolution nationale, les collabos s'abritaient derrière des devises catholiques, la soi-disant remise en valeur de grands préceptes, y compris jusqu'à présenter la défaite comme le châtimement de l'anticléricalisme républicain ou de la mort de Louis XVI.

En face, il fallait montrer que les chrétiens n'étaient pas des résignés, que notre foi ne pouvait accepter l'esclavage, la liberté enchaînée, et la dignité humaine bafouée jusqu'à la torture, parce que nous ne voulions pas rendre à César ce qui appartient à Dieu.

Nous devons apporter ce témoignage moral, surtout parce qu'en fait nous avions si peu d'armes que notre poids dans le combat était faible, un cer-

tain nombre de nos martyrs n'ont jamais été armés, ce qui ajoute à l'honneur de leur sacrifice.

Enfin, nous fûmes libres — libres de déployer nos drapeaux, et nous nous sommes aperçus que dans le défilé, il y avait beaucoup de drapeaux, surtout libres d'agir — nous avons eu cette chance, que n'ont jamais eu d'autres jeunes depuis, d'avoir vingt ans et de participer à une véritable révolution pour laquelle nous nous étions préparés.

Nous aurions pu être déçus car en politique le régime des partis et ses méandres reprenait le pas sur les grands sentiments. Mais nous avons l'économie à rebâtir, chacun dans notre profession, c'était un engagement immédiat urgent. Peut-être nous y sommes-nous trop laissés prendre au détriment d'autres engagements civiques qui paraissent moins nobles et surtout plus fermés aux jeunes que l'on ne souhaitait pas tellement y voir.

Quarante ans après, ce qui à mes yeux apparaît clair, évident, c'est que les mouvements de jeunesse catholique ont, à ce moment de notre histoire, milité largement dans la résistance et que celle-ci, en contre-partie, a apporté un supplément de profondeur et de rigueur à leur engagement ; elle a donné une motivation très précise aux jeunes qui cherchaient un sens à leur vie. A ceux qui souhaitaient mettre en harmonie leur foi et leurs actes, il a permis de s'insérer dans la cité, d'associer le spirituel et le temporel dans un esprit d'ouverture, de tolérance, d'œcuménisme, qui nous a profondément marqués, d'abord dans les débats nationaux et ensuite européens, car tout se tient. Le combat de la libération, c'est aussi celui de la réconciliation.

Chaque génération doit apprendre à franchir un pas vers la liberté, mais aussi vers l'unité, et c'est peut-être la leçon qui nous reste le plus manifestement de cette époque.

Daniel ATGER

Pasteur, ancien aumônier du Vercors

Ce n'est que quelques semaines avant sa mort que j'ai fait la connaissance du Père Yves de Montcheuil, à son arrivée sur le plateau du Vercors. J'étais alors jeune étudiant terminant mes études de théologie, chargé de l'aumônerie protestante des maquis de la Drôme où se trouvait un nombre important de jeunes, membres de différentes paroisses réformées de cette région et appartenant souvent à des mouvements de jeunesse protestants (scoutisme, Fédération des étudiants chrétiens, U.C.J.G., etc.).

Je garde un souvenir assez précis de nos premiers entretiens. D'emblée, et malgré la différence d'âge, de tempérament, de formation religieuse, j'ai eu le sentiment d'être en véritable dialogue fraternel et théologique avec ce jésuite de grande culture et à la personnalité si attachante. Un vrai partage spirituel s'est établi entre nous qui dépassait largement nos échanges intellectuels, nos interrogations sur l'église confessante allemande, sur le barthisme, sur l'avenir de la Résistance et sur le témoignage commun des chrétiens.

Le 20 juillet, à la veille du jour où les planeurs allemands larguèrent plusieurs commandos S.S. sur le village de Vassieux, je rencontraï, pour la dernière fois, le Père Yves de Montcheuil. Nous avons décidé au cours de cet entretien, d'opérer une sorte de partage, de mise en commun de notre ministère pastoral auprès des combattants et des blessés.

Nous savions, en effet, que la situation était grave. Toutes les forces disponibles tenaient solidement les « pas » et les cols, seuls moyens d'accès du Plateau. Et les assaillants avaient essuyé, déjà, des pertes sévères. Mais la fréquence des bombardements de l'aviation allemande depuis le 14 juillet, les renseignements recueillis sur l'importance des forces investissant le Vercors, l'acharnement de l'adversaire, tout cela nous incitait à penser que les jours à venir seraient décisifs. Il était urgent que l'un de nous reste auprès des blessés, dont le nombre allait grandissant et qu'il n'était plus possible d'évacuer sur l'hôpital de Die, occupé par les Allemands ; l'autre restant avec les unités combattantes.

L'hôpital improvisé de Saint-Martin-en-Vercors qui fonctionnait déjà depuis plusieurs mois grâce au dévouement d'une équipe chirurgicale et d'un groupe d'infirmières volontaires, venait d'être évacué dans la grotte de la Luire. Le Père Yves de Montcheuil décida de les y accompagner. C'est là, avec les blessés et l'équipe médicale qu'il vécut les derniers jours de sa vie et de son ministère. D'autres que moi, notamment les survivants de la grotte, quelques infirmières rescapées de Ravensbruck, Juliette Lesage, notamment, qui l'a bien connu, pourraient témoigner mieux que moi de la présence et de la prière de cet homme de Dieu qui est allé, humblement, fermement, jusqu'au bout de ce qu'il considérait comme un engagement spirituel.

A ces heures capitales, l'œcuménisme — même si ce mot était peu prononcé — n'était pas un espoir mais une réalité vivante. Il allait plus loin, plus profond qu'une « union sacrée » de façade. Et ceci grâce à des hommes tels que le Père de Montcheuil ou l'Abbé Gagnol, curé de Vassieux qui m'avait offert l'hospitalité de son presbytère.

Prêtres ou pasteur, nous avions le sentiment d'être profondément unis, non seulement parce que nous partagions la même cause et que nous avions fait les mêmes choix, mais d'abord en raison de l'existence spirituelle et de la vie de prière qui nous conduisaient au même service, quelle qu'en soit les formes et les conditions exceptionnelles, anormales.

En recueillant les dernières paroles des mourants, en nous approchant de ceux et celles qui dans leur angoisse et, parfois dans leur désarroi, attendaient une parole de vie, nous ne songions pas à savoir sur quel registre de baptême figurait leur nom. Il suffisait d'être là pour prononcer la prière commune de tous les chrétiens. Et nul ne trouvait étrange, à ces heures, qu'un jésuite ait en mains un livre de prières dit « du soldat protestant » ou qu'un jeune pasteur garde précieusement avec lui le rituel catholique alors en usage.

Le texte que nous reproduisons ci-dessous a été écrit par une jeune fille, Françoise Ceccato, élève du lycée Louise Michel à Grenoble, au cours de l'année scolaire 1976-1977, et nous venons d'en avoir dernièrement connaissance.

Elle avait intitulé ces pages « Vie d'un jeune résistant ».

A la lecture de cet hommage qu'une jeune fille rend à tous les résistants à travers la figure de son père, nous avons ressenti chez l'auteur une telle émotion, une telle admiration exprimée avec des mots simples excluant toute emphase comme toute envolée dihyrbamique, que nous sommes très heureux de le publier.

Et aussi parce que ces lignes nous semblent répondre à la question que beaucoup se posent de savoir ce que pensent les jeunes de cette époque.

Nous aimerions avoir de nombreux récits de ce genre de fils ou filles d'anciens du Vercors.

SITUATION ET GÉNÉRALITÉ

Le Vercors est situé au sud-ouest de Grenoble. C'est un plateau dont l'altitude moyenne oscille entre 900 et 1 000 mètres. Il est dominé de crêtes dont la plus élevée, le Grand Veymont, culmine à 2 346 mètres. Sept routes, aux virages accidentés, en partie creusées dans les flancs de la montagne percée par de nombreux tunnels, donnent l'accès à ce plateau.

Après la défaite de 1940, la France est occupée par les Allemands, seul le sud est encore « libre ». Elle est privée de tout, car les Allemands réquisitionnent les denrées ; partout la faim se fait sentir et les jeunes se résignent difficilement. Aussi papa qui, en 1942, a juste dix-neuf ans, s'engage avec un ami de son âge, dans l'armée française qui n'était pas encore dissoute. Il est affecté au régiment à Tarascon. Il quitte sa famille, son village, pour l'incertitude et l'aventure. Sa caserne ressemblait à une prison et quand il vit se refermer les grandes portes, il pleura. Il y resta trois semaines, se préparant à partir pour l'Afrique.

Mais les Allemands occupèrent toute la France, l'Armée française fut dissoute et tout le monde revint dans son foyer. Il y resta quelque temps. Mais les Allemands avaient besoin de jeunes pour travailler chez eux, et le Service du Travail Obligatoire fut créé. Si des jeunes partirent, ayant peur des représailles, d'autres s'enfuirent et se cachèrent. Beaucoup monteront dans les trains en partance pour l'Allemagne, mais avant de passer la frontière, certains en sauteront au péril de leur vie, et c'est ce que fit papa.

Alors la vie normale fut terminée pour tous ces jeunes, car les gendarmes et les Allemands les recherchaient. Plus de carte de ravitaillement, il fallut se procurer de faux papiers et se réfugier dans les bois. Pour un peu de nourriture, ils aidaient les paysans, coupaient du bois, c'était le maquis.

Ils rencontraient d'autres jeunes et commençaient à s'organiser. D'anciens chefs de l'armée se sont joints à eux ; ils leur ont donné des instructions et la guérilla a commencé : déraillement de trains, recherche de ravitaillement et coups de mains. Et puis, début 1944, ils reçurent l'ordre de monter au Vercors, car les Allemands les recherchaient de plus en plus, brûlaient des villages, prenaient des otages et montaient dans les montagnes de plus en plus haut.

Papa était toujours avec son ami ; ils ne s'étaient pas quittés depuis et ils montèrent au Vercors ensemble.

La véritable aventure commençait, et pour papa ce furent des mois qui le marquèrent pour la vie.

..

Pendant l'occupation, l'armée secrète choisit ce haut plateau ignoré et presque inaccessible pour en faire un lieu de rassemblement de tous les jeunes qui ne voulaient pas aller en Allemagne au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) et d'anciens soldats qui firent confiance au général de Gaulle.

Dans cet immense plateau désertique, les bergers, seuls hôtes de ces lieux jusqu'alors, avaient dû jalonner leurs itinéraires en construisant des tas de pierres, ce qui était à peine suffisant par temps de brouillard.

Ce fut une armée mal vêtue, souffrant de la faim, calomniée souvent, mais pleine de volonté et de foi dans la libération de la France. Presque tous avaient un pseudonyme ou de faux papiers indiquant un faux métier ou lieu de naissance. Ils étaient reliés entre eux par une radio clandestine. Des messages, incohérents pour ceux qui n'étaient pas au courant, permettaient de donner des ordres et de transmettre des renseignements. Par exemple : « Où sont les coquelicots ? » ce qui signifie : « Où êtes-vous ? ». Réponse : « Ma mantille est noire » ce qui veut dire : « Tout va bien ».

Les maquisards descendaient de leur montagne et harcelaient les Allemands, en attaquant les voies ferrées, en coupant les lignes électriques...

Mais en 1943, il y eut la formation de certains mouvements favorables aux Allemands ; c'étaient des Français plus cruels que les Allemands. Le mouvement s'appela la « Milice ». Les gens arrêtés subissaient, avant de mourir, d'effroyables tortures. Et depuis cette époque, les jeunes gens devaient se méfier des voisins, des amis, des parents.

Cette armée du maquis, avec intendance, était ravitaillée tous les deux jours par les muletiers qui descendaient dans les vallées. Ils avaient des bons de réquisition qu'ils donnaient aux fermiers ou aux commerçants, en échange de nourriture. Ceux-ci furent remboursés après la guerre.

Les armes étaient livrées par des parachutes. Le plus important parachutage eut lieu le 14 juillet 1944 : 1 280 containers remplis d'armes tombèrent du ciel et ce fut un spectacle grandiose.

Les Allemands, voyant qu'ils ne pouvaient pas venir à bout de ce lieu de résistance, formèrent une véritable armée qui monta à l'assaut le 21 juillet 1944, encerclant ce plateau. Trente mille hommes, appuyés par l'artillerie et l'aviation, attaquaient partout. Les maquisards, quatre mille environ, prêts à tout, se défendaient avec acharnement. C'étaient cinq à dix hommes qui tenaient les cols : Pas de la Selle, Pas des Chattons, de l'Aiguille, de la Ville, luttant jusqu'au bout pour retarder l'avance allemande.

Certains villages furent détruits, brûlés, transformés en véritable boucherie, comme Saint-Nizier, La Chapelle-en-Vercors, Vassieux.

A Vassieux, ce fut pire qu'ailleurs. Les avions anglais étaient attendus, mais ce furent les Allemands qui arrivèrent. Surpris, une centaine de combattants furent tués au cours de l'attaque aéroportée du 21 juillet. Soixante-quinze habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards furent massacrés dans des conditions atroces.

**

R É C I T

A présent, je laisse parler papa, car lorsqu'il parle de cette époque, nous ne nous lassons jamais de l'écouter.

N'étant plus en sûreté dans les montagnes proches de mon village, il fallut monter plus haut, car les Allemands pénétraient de plus en plus profondément dans les collines et au cœur de la France. Nous étions devenus complètement des « hors la loi », n'osant plus nous faire voir dans nos familles, de peur de représailles. Le premier camp, au-dessus de Lanchâtre fut le camp des Touches. Avec d'autres jeunes du pays, nous y étions cachés et coupions du bois.

Un jour, les gendarmes de Monestier-de-Clermont vinrent dans notre baraque nous demander nos papiers. Au fond du tiroir, nos armes... Tout doucement, j'ouvris le tiroir, et sortis les papiers, bien entendu sous de faux noms. L'un des jeunes, Jean Scavion, pris de peur en ne se sentant pas en règle, voulut s'enfuir. Sans pitié, les gendarmes tirèrent, le blessant mortellement au ventre. Ce furent des moments très durs pour nous ; c'était notre premier mort... Nous sommes descendus dans le village pour avertir les parents, et le jour de l'enterrement, nous l'avons accompagné à sa dernière demeure. Nous n'avions plus confiance en personne puisque certains Français étaient du côté des occupants et même nos parents ignoraient ce que nous faisions.

Nous laissons ce camp et rejoignons d'autres résistants du secteur 4 à Uclaire, à Gresse. Nous étions armés et encadrés par de vrais chefs. Nous étions 37 en tout.

Une nuit, nous avons été attaqués par les Allemands. C'était au mois de juin. La neige, la pluie tombaient en rafales. Nous nous sommes battus au col de l'Allimas, mais ils étaient si nombreux que nous avons dû quitter le camp et nous enfuir dans la nuit. Nous avions l'ordre de quitter Gresse et de passer au Pas de Berrièves. Harassés, fatigués, nous nous sommes trompés de chemin et avons attendu le jour pour nous repérer.

Ainsi quand nous sommes descendus de l'autre côté, c'était le plateau du Vercors et l'inconnu. Nous nous sommes arrêtés dans une bergerie, à la Grande Cabane et ce fut notre nouveau camp. Nous avions peu de nourriture et nous étions au milieu d'un troupeau de trois mille moutons, avec l'interdiction d'en tuer un. Ce fut très dur. Avec mon ami, nous étions muletiers et nous étions chargés du ravitaillement. Tous les deux jours, nous allions à Saint-Agnan où était l'intendance.

Nous avions souvent faim, mais le moral était bon. Une certaine camaraderie, l'enthousiasme de la jeunesse, nous faisaient accepter les privations, car nous savions qu'il fallait lutter. Nous en avions assez des Allemands, de cette vie clandestine, de ne pas manger à notre faim... Il fallait, d'une manière ou d'une autre, en finir. Mais si nous avions su les épreuves qui nous attendaient, aurions-nous eu ce courage ?

Sans arrêt, c'étaient les entraînements, les manœuvres, comme à l'armée. Les Allemands envahissaient petit à petit tout le Vercors, escaladant les montagnes, semant la terreur, la panique... et ce fut l'encercllement.

Nous avons reçu l'ordre de tenir les cols : Pas de la Ville, Pas de la Selle, Pas des Chattons.

Je fus désigné au Pas de la Selle avec onze camarades. Nous avions deux fusils-mitrailleurs, des fusils... mais les Allemands montaient de toutes parts. On tirait... on tirait... Certains tombaient, mais d'autres arrivaient et les remplaçaient, venant du versant du Mont-Aiguille. Dans ma précipitation, je me suis brûlé la main, puis tout à coup, le souffle m'a manqué. J'ai senti une grande brûlure aux reins, un éclat m'avait éraflé, puis m'avait atteint à la cuisse. Un copain, « Spada », Joseph Trinidad, essaya de me l'enlever avec un canif, mais ne put y parvenir.

Nous avons tenu le col deux jours, mais nous avons été obligés de nous replier. Tous les cols ont lâché petit à petit, et nous sommes repartis à l'attaque du Grand Veymont. Mais de partout, les Allemands arrivaient en grand nombre, envahissants, et pour nous c'était la débâcle. Nos chefs nous ont donné l'ordre de nous mettre en petits groupes et de nous disperser. Avec nous se trouvait un groupe de Sénégalais qui a bien souffert. Ils n'étaient pas habitués à notre région, à notre climat.

Nous arrivons une trentaine au P.C. de Pré-Grandu, où nous trouvons une quantité de bouteilles de liqueurs. La soif et la faim nous empêchent de réfléchir. Nous nous précipitons, ne pensant pas aux suites que l'alcool procure. J'arrache la bouteille des mains de l'un de mes amis. Pour d'autres, c'est trop tard ; un camarade tombe ivre mort ; il nous dit de le laisser. Mais comment abandonner ainsi un ami. Je le hisse sur mes épaules et, à travers la forêt, nous rejoignons La Chapelle-en-Vercors. Là, je le jette dans le bassin où il revient à lui.

Ma blessure me fait souffrir et s'infecte. Je dois m'arrêter à la grotte de la Luire, mais heureusement, je continue.

Nous marchons jusqu'à Saint-Nazaire-en-Royans, où l'on formait d'autres petits groupes, toujours sans manger, sans boire, à travers les bois. Nous avançons vers Grenoble. Nos forces diminuent et petit à petit nous sommes prêts à nous rendre, car nous ignorons les supplices que les Allemands font subir à ceux qu'ils prennent.

Il nous faut sept jours pour arriver au pied du Vercors. A Saint-Quentin, près d'une ferme, nous nous arrêtons, espérant manger. Lorsque nous nous approchons, nous voyons les Allemands qui ne nous font pas grâce, car aussitôt ils nous tirent dessus. Une rivière coule tout près ; nous nous y précipitons, jetant nos sacs à dos, couvertures. Les balles ricochent dans l'eau.

Nous avons pu leur échapper et, toute la nuit, cachés dans les bois, nous attendons pour traverser les Côtes de Sassenage. Mon ami Angelo Francescato est mieux habillé que moi et n'a pas encore perdu ses papiers. Aussi, avec un autre jeune rencontré en route, ils essaient de traverser le barrage allemand. Hélas, la chance le quitte, il est arrêté. Et dans un bar à côté, on m'a dit était monté dans un car allemand...

Je n'arrive pas à croire que nous puissions être séparés. Depuis si longtemps, nous ne nous étions pas quittés. Pour moi, il était un frère. J'avais grandi avec lui, il avait partagé mes peines, mes joies. J'avais espoir qu'il soit prisonnier et bientôt libéré. Ma peine était grande, mais il fallait en finir. Avec le dernier ami, Roger Beylier, qui reste avec moi, nous rentrons dans le bar, près du pont, mais vu l'état où nous étions, on nous conseille de partir. Nous repartons vers les grottes de Sassenage, quand, tout à coup je pense qu'à Fontaine j'ai un ami, boxeur. Avec Roger, nous nous y rendons. Nous sommes accueillis comme des frères. Il nous donne à manger, de quoi dormir, et surtout on peut se raser et se laver. Nous nous sentons revivre, transformés ; le courage nous revient.

Il faut être privé du minimum nécessaire pour comprendre la valeur de ces choses quotidiennes.

Dans la nuit, nous organisons un plan pour traverser les barrages allemands. On va voir un plombier qui nous prête un charriot, avec des outils et une bouteille d'oxygène. Il doit passer devant, et si les Allemands lui demandent ses papiers, il mettra la main à la poche arrière du pantalon, alors il ne faudra pas passer. S'il ne dit rien, nous passerons.

Nous voilà avec mon camarade, avec ce bienheureux charriot, traversant le pont de l'Isère, passant devant les Allemands, disant : « Travail... Travail... » essayant d'être naturels, marchant lentement malgré l'envie de courir et la peur qui nous tord les entrailles. Puis ce fut la fin du pont, le cours Berriat, Grenoble. Quel soulagement je ressens.

Rue Beauvache, j'avais une sœur mariée, je pensais être sauvé avec mon camarade. Quelle fut leur surprise de nous voir ! Il y avait si longtemps qu'ils n'avaient pas reçu de nos nouvelles. Tout de suite, ils envoient chercher une infirmière qui nous soigne, mais ils n'osent nous garder, car, sur le même palier, habite la maîtresse du chef de la gestapo Esclach. Nous ne pouvons leur faire courir des dangers. Nous élaborons encore un plan pour traverser la ville. Pendant ce temps, on avertit la famille au village ; on lui demande de me faire parvenir de faux papiers. C'est une autre de mes sœurs qui descendit à bicyclette, la carte sur sa poitrine, à travers les barrages.

Nous avons l'ordre de rejoindre Le Bourg-d'Oisans. Mon beau-frère conduisant les tramways, nous nous trouvons en tenue de chauffeur, et traversons Grenoble avec le tram, lisant le journal pour avoir une contenance, et racontant que nous allions le réparer.

Arrivés à Séchillienne, le maquis ne veut pas croire à notre histoire et nous traite de miliciens. Enfin, ils comprennent que nous sommes sincères, que nous pensons rejoindre Bourg-d'Oisans. Le Docteur Léger, voyant nos blessures, nous envoie à l'hôpital du maquis à l'Alpe-d'Huez.

Cet hôpital était occupé par des résistants français blessés qui arrivaient tous les jours. Deux autres résistants étaient avec moi. L'un était Rech, le rescapé de Pont-de-Claix, fusillé par les Allemands, tombé dans le canal, qui put nager sous l'eau jusqu'à La Viscose malgré une blessure par balle dans le dos. L'autre, je sus qu'il était trente ans après, à un anniversaire au Pas de l'Aiguille où nous nous reconnûmes : Galvin de Mens, rescapé des dix-huit enfermés dans la grotte. L'histoire est racontée dans « Tu prendras les armes ».

Il y avait deux infirmières françaises et des infirmiers indochinois. Le chirurgien, le Docteur Tissot de Grenoble, d'un dévouement inlassable, soignait et opérait. C'est lui qui ôta cet éclat d'obus que je promenais depuis quinze jours et dont la plaie infectée me faisait bien souffrir. Les plus valides aidaient les autres. L'hôpital était tenu

avec les moyens de l'époque, mais il était propre et accueillant.

Malheureusement, encore une fois, il fallut s'enfuir tous dans les bois, car les Allemands montaient. A présent, on savait qu'ils n'avaient pas de pitié. Nous nous sommes réfugiés à Maronne, et là nous apprenons que la libération approche.

Mon lieutenant Potin du Vercors (Demaret de son vrai nom) était à Pont-de-Claix. Je n'avais qu'une pensée : le rejoindre, mais surtout voir ma famille, et surtout maman.

Je me rends compte de la souffrance de cette pauvre femme, sans nouvelles pendant quatre mois, qui descendait tous les jours à pied à Vif, mon neveu dans une poussette, pour savoir ce que j'étais devenu.

Aussi, quand mon lieutenant que j'ai retrouvé à Pont-de-Claix, m'a donné la permission d'une nuit pour voir les miens, j'empruntai un vélo et filai rapidement vers Les Saillants. A deux kilomètres de Vif, je vois une femme avec une poussette qui monte à pied. Je la reconnâtrai entre mille. Je pousse un cri : « Maman ». Elle se retourne, me voit. Aucun mot ne peut décrire l'émotion et la tendresse de se revoir après tant d'épreuves...

Mon frère s'est joint à moi pour finir la guerre et, après bien des années, je pense à toute l'inquiétude et la souffrance que nous avons causées à notre maman.

Cette nuit, nous la passons dans la joie, mais aussi dans la tristesse, car les parents de mon ami Angelo étaient venus en hâte aux nouvelles. Je n'osai leur dire qu'une partie de ce que je savais : « Nous nous étions quittés à Sassenage... il était avec d'autres... »

Hélas, j'eus le douloureux privilège, quelque temps après, en retournant vers Sassenage et menant une enquête auprès des habitants, de savoir qu'il avait été fusillé avec les autres camarades du car, vers un bois de Noyarey. J'aidai à le déterrer ; il était enveloppé d'une couverture et je le reconnus tout de suite à la façon qu'il avait de croiser ses jambes, comme quand il était vivant. Nous l'avons ramené au pays, et devant la douleur de de sa famille, j'avais presque du remords d'être vivant.

Jamais je n'ai oublié ce fidèle ami, ce frère. Je l'ai pleuré souvent et dernièrement j'ai porté sa photo au musée de Vassieux.

Roger Beylier, l'autre ami avec qui nous avons pu sortir de Grenoble, était marin. Il est parti pour l'Indochine sur le « Richelieu ». Il fut tué avant d'aborder. Je restais seul, de ceux avec qui j'avais lutté et combattu.

Après la libération de notre région, l'armée française reconstituée, je continuai. Ce fut la campagne de Maurienne, Valloire, Le Mont-Froid, la descente des Alpes vers Suze, en Italie. L'hiver fut rude. Là encore, que de souvenirs ! Et puis, six mois en Autriche.

Quand je revins dans la vie civile, je n'aspirais qu'au calme. J'avais tout perdu, je ne possédais ni argent, ni vêtements, mais avec ma femme, en travaillant dur, nous avons construit une maison pour élever nos six enfants.

Voilà la fin du récit de papa...

**

APRÈS LA GUERRE - SOUVENIRS

Ce sont des années qui marquèrent papa, qui l'ont fait souffrir.

Après la fin de la guerre, et pendant quelques années, il se réveilla toutes les nuits en sursaut et en pleurant. Il pensait à son camarade mort, à tous ses amis tués, perdus, à toutes ces privations, à ces horreurs dues à la guerre.

Quand je l'écoute raconter ses histoires les larmes me viennent aux yeux, ainsi qu'à toute ma famille. Et pourtant ce sont souvent les mêmes histoires qui reviennent, mais cela n'y change rien.

Pendant de longues années, il ne put se rendre sur le plateau du Vercors, et surtout à la Grande Cabane. Pour lui, c'était revivre cette époque.

En 1969, il décida d'y aller. Pendant une semaine, il ne fit que pleurer, faire des cauchemars. Le jour venu, il semblait comme attiré, aimanté. Sur la route, sur les chemins caillouteux, il laissa les autres membres de la famille en arrière. Rien ne pouvait le ralentir.

Mais que de sanglots versés une fois de plus, que de souvenirs ! Il nous montra toutes les boîtes de conserves, rouillées par les années, les petits murs fabriqués pour s'abriter des attaques, l'immense trou où la neige restait jusqu'au mois de juillet où ils déposaient le ravitaillement au frais.

En 1975, nous sommes montés au Mont-Aiguille qui se situe tout près du Pas de la Selle. Des fermiers moissonnaient. En parlant avec eux, ils évoquèrent le Pas de la Selle, le combat. Papa n'avait jamais su s'il avait tué un homme, et c'était un mystère. Et un des paysans lui dit qu'il avait été réquisitionné par les Allemands pour ramasser les cadavres. Il y en eut trente environ. Pour papa, ce fut un choc. Il apprenait, trente ans plus tard, que le combat avait fait une trentaine de morts parmi les Allemands.

En 1976, avec papa et un de mes frères, nous sommes montés au Pas de la Selle. C'était la première fois qu'il retournait sur les lieux. Il reconnut immédiatement le site et fut frappé de voir la petite grotte avec ses pierres en arc de cercle qui lui permettaient de s'abriter. Tout cela le bouleversa une nouvelle fois. Dès que nous nous rendons sur un des lieux où il a combattu, souffert, il pleure, il ne peut s'empêcher d'évoquer tous ces souvenirs, toute cette souffrance endurée.

Je viens de lui faire lire le récit, il a sangloté.

Comment pourrait-on rester indifférent à cette souffrance ?

Avec tous mes frères, ma sœur, nous sommes fiers de papa.

**

POURQUOI CE THÈME ?

Si j'ai choisi ce thème, c'est pour démontrer toutes ces souffrances endurées par des jeunes de tous âges. Loin de leur famille, de leur village, ils ont dû lutter contre la faim, la soif, la peur de s'égarer, mais surtout contre la mort. Heureusement, il y avait entre eux l'amitié, la fraternité qui, pendant les moments très durs leur permettraient de rester en vie. Elles furent toutes les deux d'un grand réconfort. Ils partageaient tout, aucune mésentente n'existait entre eux. Malgré les dures périodes dues à la guerre, ils pouvaient l'oublier en s'amusant, en s'imaginant dans une autre époque où la joie, l'amitié, la paix entre pays régneraient. Mais combien de fois l'ont-ils pu ? Chaque fois, revenait en mémoire la souffrance, et les amis perdus.

Pour tous ces parents aussi, ce furent de dures épreuves. Ils restaient dans l'ignorance, sans nouvelles de leur fils, le croyant mort, ne se doutant pas des incroyables supplices endurés au cours d'une effroyable guerre sans merci. Ils avaient peur des représailles contre leur famille, ne sachant souvent que faire.

C'est pourquoi j'ai préféré ce sujet à un autre, car beaucoup ont oublié cette époque. Et si aujourd'hui la

liberté, la joie de vivre règnent dans notre pays, dans beaucoup d'autres la guerre persiste et des gens souffrent, ont de la peine. La guerre ne devrait plus exister.

**

CONCLUSION

J'ai voulu, par ces quelques lignes, faire revivre une tragédie, une époque oubliée de bien des personnes.

Sur cet immense plateau, des Français de toutes origines et de toutes opinions ont dû se battre durement pour pouvoir garder leur liberté. Certains au prix de leur vie et je trouve que leur geste est grandiose, car ils ont dû faire preuve d'un courage exemplaire et d'une grande volonté.

Tous ont lutté pour le même idéal ; ensemble, ils ont souffert, ensemble, ils se sont privés, et beaucoup d'entre eux sont morts ensemble.

On compte 700 martyrs environ, tel est le lourd bilan de cette campagne meurtrière, dont 500 maquisards et 200 civils.

Et pour papa, ce furent des années qui le marquèrent pour toute sa vie et restent gravées au fond de son cœur. Son plus grand bonheur, c'est quand il retrouve un de ses anciens camarades du maquis pour discuter de cette période abominable, mais pleine aussi de bons souvenirs.

Mais il ne faut pas oublier ces femmes qui ont perdu leur mari, se sont retrouvées seules avec des enfants qui n'ont pas connu leur père. Et tous ces parents, ces pères, ces mères, qui ont perdu leurs fils, qu'ils considéraient encore comme des enfants et espérant les revoir. Il y a aussi tous ces civils qui sont morts, victimes innocentes, pour la paix et la liberté.

De nos jours, la paix règne dans notre pays, et dans le Vercors la vie a repris son cours normal. La nature est de nouveau calme, belle. Il est devenu un lieu de repos pour les enfants et un lieu de pèlerinage pour le monde entier.

Mais l'étranger qui circule voit s'élever sur les routes, sur les plus hauts sentiers, des monuments, des tombes édifiées, à la mémoire de ceux qui sont tombés.

Des cimetières comme à Vassieux, à Saint-Nizier.

Le Vercors est devenu pour ses maquisards une terre sacrée.

Françoise Ceccato.

Important :

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1985

Dans le précédent numéro (complément du 48 de novembre), une erreur s'est glissée dans le compte rendu du Conseil d'Administration du 13 octobre 1984 (page 12). Les dates de l'assemblée générale 1985 ont été interverties.

Celle-ci aura lieu le **dimanche 12 mai 1985** et non le 19 mai.

L'ESPARRON



Notre camarade Jean Sadin dit « Pédago » du C 11, nous fait une relation de l'attaque de l'Esparron du 3 février 1944.

En préambule, je me permets de rappeler succinctement l'histoire de ce monastère qui fut, depuis 1907, quelque temps désaffecté, quelque peu abandonné, sauf occupations épisodiques par des colonies de vacances, puis par les chantiers de jeunesse.

En 1907, en effet, la foudre provoquant l'incendie d'une partie des bâtiments, mettait fin au séjour des occupants rassemblés ici autour du chanoine Michel, dernier religieux retiré à l'Ermitage.

Les bâtiments tels qu'on les voit sur la carte postale de 1904, et à quelques détériorations près, tels qu'ils étaient en 1943, ont été édifiés au fil du temps sur l'emplacement d'une chapelle dont l'existence se situe au plus tôt en l'an 1576, dédiée à la Vierge Marie qui y aurait fait plusieurs apparitions au cours des siècles précédents. Ce sont des ermites, soucieux de créer un ordre religieux, l'ordre du Saint-Sacrement, Frère Jérôme, puis le Père Honoré

Clavel qui, successivement, construisirent de 1838 à 1886, l'ensemble des bâtiments. Sur ces lieux, existait vraisemblablement et depuis des temps immémoriaux, un ermitage couvert de chaume abritant des hommes retirés du monde, se consacrant en solitaires à la vie religieuse. L'abri de fortune, près de la chapelle, disparut en 1837, à la suite d'un incendie accidentel qui faillit coûter la vie à Frère Jérôme, de son vrai nom Jean-Baptiste François, installé depuis 1925.

Avec le récit de notre « Pédago », on constatera que les étapes marquantes de l'histoire de l'Esparron sont marquées par le feu. Souhaitons aux reconstitutions et constructions en cours un destin moins funeste pour les siècles à venir.

Gilbert François.

Bibliographie : N.-D. d'Esparron en Trièves, par Jacques de Monts.



L'ATTAQUE ALLEMANDE DU 3 FÉVRIER 1944 CONTRE L'ERMITAGE DE L'ESPARRON

Le C 6, replié vers Léoncel dans une ferme abandonnée, voyant peu à peu fondre ses effectifs au fur et à mesure que les châtaignes se faisaient plus rares, son regroupement s'imposait avec le C 8 dans une région plus retirée et n'ayant pas jusque-là trop souffert des incursions allemandes.

Quelques maquisards du C 6 dont « Le Vieux », « Pape », « Gorille », « Le Fauve », « Roméo », — et j'en passe — devaient rejoindre pédibus, direction est, par monts et par vaux, le Trièves où sur la route du col de Menée, près de la ligne de chemin de fer de Grenoble à Gap, les attendait l'ermitage d'Esparron.

Par la route, je partis un beau matin avec « La Brute », sa miaule (la mule Fanny récupérée des Italiens à Vassieux) et sa charrette qui transportait le matériel de cuisine et quelques couvertures. Bien installés sur la banquette, parcourant le Royans endimanché des dernières feuilles d'automne. Notre souci était de ne pas nous faire remarquer, de coller au paysage et à ses travaux, et « La Brute » eut alors une idée. Comme les paysans, à cette heure matinale, avaient déposé au bord de la route leurs bidons de lait pour le ramassage journalier, il descendit vite, en souleva un, le monta dans la carriole et repartit au trot comme si de rien n'était. L'opération se renouvelant trois ou quatre fois, la carriole était bientôt pleine et les bidons bien visibles. Alors de son bon rire, il s'exclama : « Tu comprends, Pédago, avec ces bidons à côté de moi, ils vont nous prendre pour des paysans qui descendent à la fruitière ! Et puis, quand la miaule broutera, nous, nous boirons du lait. »

L'ermitage d'Esparron a certainement une histoire. Ce vaste bâtiment impressionna celui qui, jusque-là, n'avait connu que quelques bergeries exigües ou des fermes tombant en ruines.

Les chantiers de jeunesse l'avaient quelque temps occupé puis, on ne sait pour quelles raisons, l'avaient abandonné. Toujours est-il qu'ils nous avaient laissé des dortoirs confortables, avec châlits superposés, des poêles et une cuisine aménagée.

Ajoutez à cela un cadre magnifique : l'ermitage était bâti sur un éperon rocheux entre deux ravins, et tout le monde s'accordait pour penser que nous allions enfin goûter à la vie de château, d'autant qu'à la cuisine régnait « Berlingot » spécialiste en crèmes, auquel parvenait un ravitaillement dont nul ne pouvait trop se plaindre.

Un camp modèle, quoi ! à part l'armement un peu disparate qui, en cette fin d'année 1943, ne permettait guère de se faire illusion sur nos capacités offensives. Pour ma part, on m'avait collé un Lebel 1917 avec deux balles. Je dis bien deux. D'autres avaient des mitraillettes Sten qui partaient toutes seules. Un seul, « Le Fauve », avait une Thomson, son bijou, sans compter les grenades dont il ne se séparait jamais.

Dûment prévenus la veille, on nous rassembla un matin de froidure, pour présentation à un colonel anglais, lequel, devant les trente et quelques maquisards en tenue Chantiers de jeunesse, alignés comme à la parade, nous félicita chaudement. De son discours, je n'ai retenu que le mot : « sidéré ». Il était sidéré de voir qu'en France occupée se trouvaient des maquis qui, à la barbe de l'occupant, tenaient le terrain et fourbissaient leurs armes prêtes à renforcer la cause alliée.

Après un Noël qui fut, en ces temps de disette et grâce aux talents de « Berlingot », un vrai festin, dans l'immense réfectoire, près d'un bon feu de bois, les jours s'écoulèrent avec la monotonie coutumière, entre les corvées de bois, l'instruction militaire, les gardes à tour de rôle et le ski. Il faut vous dire que, de l'autre côté du ravin juste en face du bâtiment, s'étalait un champ de neige de pente convenable pour les skieurs novices que nous étions.

3 FÉVRIER 1944

Pour protéger le camp, nuit et jour, deux hommes montaient la garde près de la voie ferrée, et tout près du petit chemin qui conduit de la route nationale à l'ermitage. Ce poste était équipé d'un téléphone pour donner l'alerte.

Ce soir-là, « Le Fauve » et « Cornu » étaient de garde. Je devais les relever à 8 heures avec un copain. Une demi-heure plus tôt, « Le Vieux » vient

me réveiller. Le temps de sauter du lit, d'enfiler le golf et d'endosser le blouson de cuir, je venais de terminer de lacer mes chaussures, quand jaillirent des fusées vertes et rouges, de toutes parts. Les crépitements d'armes automatiques et les explosions de mortiers suivirent. Pour moi, qui me trouvais fin prêt au moment où se déclencha le cataclysme, je rejoignis le couloir où se pressaient les copains à demi-habillés. « Pape », en me croisant me dit : « Nous sommes foutus. »

Toujours est-il que nous engouffrant par la petite porte qui donnait sur le ravin, chacun dévala jusqu'au ruisseau, se cachant, se couchant dans les buis, tandis que derrière soi le piège se refermait. Remontant de l'autre côté de la pente abrupte, heureusement couverte de buis, un spectacle dantesque s'offrit à nos yeux. Esparron brûlait. Chacun, derrière son buis, pouvait, le cœur serré, découvrir ce spectacle hallucinant de flammes, de fumée, de crépitements, d'explosions soudaines. Chacun se demandait ce qu'il était advenu des copains. Chacun se posant la question de ce qu'il deviendrait si une patrouille allemande le découvrirait-là.

De fait, les Allemands parcouraient les sentiers entourant l'ermitage jusqu'au ruisseau, et il nous fallut attendre la nuit rougeoyante pour pouvoir, sans crainte d'être vus, remonter peu à peu la pente où, par deux, par trois, par petits coups de sifflets complices, on se retrouva une dizaine. Puis récupérant le chef, on fit route vers Chichilianne. Après une journée de planque et une nuit de marche, exténués, nous ne comprenions que mieux les réticences des bonnes gens à nous recueillir. Les représailles allemandes étaient terribles. Ainsi, après une nuit à l'abri, l'on dut sans tarder repartir pour retrouver un autre asile, une autre bergerie, après des lieues et des lieues de parcours harassants.

De maquis bien installé, nous avons compris qu'il nous fallait opérer une mutation, devenir un maquis nomade, et que là résidait notre seul espoir de survie. Et ceci pour deux raisons essentielles : d'abord pour déjouer le renseignement allemand ou milicien, et ensuite afin d'éviter de compromettre les populations, acquises à notre cause certes, mais qui craignaient notre présence prolongée dans leurs murs.

Aussi, à peine installés dans une bergerie au Percy, ce fut la longue marche de nuit, par un mètre de neige, du Trièves au Diois en passant par le col de Menée, sac au dos et raquettes aux pieds, reprenant en fantôme la route de l'Esparron, hantés encore par le spectre de notre camp disparaissant dans les flammes et dont les ruines calcinées avaient vu périr « Berlingot » et « Bordeaux » sur le chemin de la liberté.

Visiteur de ces lieux, n'oublie pas de témoigner qu'ils sont morts pour avoir désobéi à la barbarie.

« Pédago » du C 6.



NOTE : De son vrai nom Marius Desserre, « Berlingot », cuisinier de profession, natif de Carpentras, avait été blessé le 13 septembre 1943 à Vassieux. Il a disparu dans le repli de l'Esparron. Un cadavre retrouvé six mois plus tard dans le ravin était-le sien ?

Sur la terrasse de l'ermitage, contre le mur de la chapelle provisoire, une plaque rappelle le souvenir du deuxième mort :

*Ici est tombé
le 4 février 1944
Basinet-Delfour Charles-Yves
« Bordeaux » dans la clandestinité
âgé de 25 ans
Volontaire du Maquis
Mort en héros
pour permettre
le repli de ses camarades
au cours de l'attaque du camp
Esparron par les hordes nazies*



LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ



Dans le précédent numéro qui rendait compte du « Parcours du Souvenir » réalisé par les résistants romanais, nous n'avions pu, faute de place, reproduire l'allocution prononcée par Mme Andrée Gaia, Présidente du « Souvenir Français » de Pont-en-Royans. Voici ce texte :

Monsieur le Conseiller Général,
Mesdames, Messieurs,

La municipalité de Pont-en-Royans a le plaisir de vous recevoir en ce jour du 9 juin, où vous effectuez le « Parcours du Souvenir ». Quelle délicate pensée, et quels nobles sentiments à l'égard de vos 120 camarades résistants tombés dans les combats du Vercors en 1944 !

Soyez assurés que vous trouvez ici, à Pont-en-Royans, une aussi fervente reconnaissance pour tous les résistants à qui nous devons notre vie libre.

Le nom du Vercors est déjà retenu par l'histoire contemporaine comme l'un des symboles les plus purs et les plus glorieux de la lutte intérieure du peuple français pour sa liberté. La nature du sol et la fierté des hommes s'associaient pour faire de cette région l'un des môles de la Résistance.

C'est sur ce vaste plateau, bastion naturel, jugé imprenable, que des combattants de toutes origines et de toutes opinions ont su se grouper et s'unir, avec la seule ambition d'échapper à la servitude. Animés par le même esprit de sacrifice, ils ont lutté pour le même idéal, mettant au-dessus de leurs intérêts particuliers l'intérêt suprême de la patrie. Ensemble, ils ont lutté, ensemble ils ont souffert, ensemble beaucoup d'entre eux sont morts. Tant de sang versé a fait de ces montagnes une terre sacrée, une terre qui doit être respectée comme un sanctuaire où le flambeau de notre liberté a été rallumé.

Montagnes du Vercors, berceau de la Résistance, où l'ennemi exacerbé donna libre cours à sa violence et à sa cruauté, pendant de longs mois vous avez servi de place forte ! Et lorsque les nazis décidèrent de l'anéantir, il leur fallut de gros moyens et monter une opération de grand style.

A ceux qui voudraient minimiser le mérite des maquis, le Vercors apporte son démenti. Ici, on n'a pas fait la petite guerre : « On a fait la guerre. » Hélas, de nombreux villages en portent encore la marque. La Chapelle... Vassieux... Saint-Nizier... et Pont-en-Royans aussi. Nous venons d'honorer par une émouvante cérémonie

onze victimes des deux bombardements et sept combattants tombés au combat du Veymont le 23 juillet 1944.

Nos cœurs, Amis de la Résistance, ont gardé la trace des sacrifices irréparables. Sept cents Français reposent en cette terre sacrée. Sept cents Français maquisards ou montagnards, jeunes ou vieux, militaires ou civils, tombés en plein combat ou victimes de tortures ignobles, tous confondus par l'Allemand dans la même haine, et rassemblés par la mort dans la même gloire !

Devant tant de misères et de deuils, certains se sont demandés parfois si ce n'était pas payer trop cher le rachat de la patrie ? C'est vrai, la guerre sème inégalement ses horreurs, et nous sommes de ceux qui ont dû lui verser un lourd tribut. Pour votre région, Mesdames, Messieurs, 120 victimes. Quelle lourde perte ! Nos peines n'ont pas été vaines ; elles ont été l'un des facteurs de la victoire.

Combattants du Vercors, quarante ans ont passé ! Comme c'est loin pour ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, mais pourtant si proche pour ceux qui ont vécu cette époque qui fut extraordinaire. Pour avoir de cette époque vécu et ressenti toutes ces émotions, les incertitudes, les espérances, les inquiétudes, la vie difficile, la méfiance, la déception, l'amertume, la colère, l'impuissance, le deuil... puis la joie folle et l'exaltation, vous savez tous que cet épisode de votre vie a été et restera présent et gravé, non seulement dans votre mémoire, mais dans votre cœur.

Et dans notre pays qui a trop souvent tendance à se détourner de ce qui fait sa vraie grandeur, il serait bon de lever les yeux de temps en temps vers ces hauts lieux où a soufflé l'Esprit de la France.

Amis du maquis... Souvenez-vous :
Vous étiez tous là-haut, vivant en frères,
Sachant que bientôt vous seriez pourchassés ;
C'est un pays sauvage où la mort a passé ;
Ne parlez pas trop fort, car il a vu la guerre.

La Présidente du Souvenir Français
cantonal de Pont-en-Royans,

Andrée Gaia.

■ Nous avons reçu de M. le Directeur départemental de l'Office des Anciens Combattants des Hautes-Alpes la lettre ci-dessous que nous nous faisons un plaisir de publier sans commentaire :

Monsieur le Secrétaire National,

Lors de notre dernière visite dans le Vercors, le 22 juin 1984, avec un groupe d'élèves constitué par les meilleurs élèves en histoire des classes de quatrième des collèges de Gap, nous n'avons pas pu vous remercier pour votre accueil chaleureux et pour la disponibilité, la gentillesse et la compétence de M. Jansen que vous avez bien voulu nous adjoindre.

Nous le faisons donc aujourd'hui en vous précisant que les échos recueillis auprès des professeurs d'histoire qui nous accompagnaient font apparaître que les enfants ont été enchantés de leur excursion et particulièrement intéressés par toutes les explications données par M. Jansen.

Je vous prie, Monsieur le Secrétaire National, de bien vouloir transmettre à M. Jansen les remerciements de tout le groupe.

Cette expérience concluante nous renforce dans l'idée d'organiser de nouveau un voyage dans le Vercors. Nous espérons que cette idée pourra se concrétiser l'an prochain.

En attendant, je vous prie, Monsieur le Secrétaire National, de bien vouloir agréer, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

Le Directeur du Service Départemental,

G. Bayle.

■ Nous remercions Léon Repellin pour sa gentille carte de Balaruc, ainsi que le colonel Jean Beschet qui nous donne de ses nouvelles depuis Dax.

■ De bonnes nouvelles également de notre camarade Ernest Gluck en convalescence à Saint-Hilaire du Touvet - Rocheplane.

DISTINCTIONS

■ Pierre Péquignot, dit Jean-Pierre Aumont, vient de se voir décerner la Médaille Militaire. Nos vives félicitations.

■ Nous sommes heureux de féliciter notre camarade Gabriel Dumas d'Irigny (69), trésorier de la section de Lyon, qui vient d'être promu Chevalier de la Légion d'Honneur.

La décoration lui a été remise le samedi 8 décembre 1984 par le Président Pierre Rangbeard, au cours d'une cérémonie intime sur laquelle nous reviendrons dans le prochain numéro.



■ Jean Soulier, de Vienne, décédé à l'âge de 64 ans, a été inhumé le 20 novembre 1984 à Villard-de-Lans. Il était un ancien du C 3 et de la compagnie Philippe.

■ Le 5 décembre 1984, à Etoile-sur-Rhône, a été inhumé Louis Olagnon, décédé à l'âge de 69 ans. Il faisait partie de la section Ben.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Nous prions instamment nos camarades ou abonnés qui changent d'adresse de nous le faire savoir au siège à Grenoble, afin qu'ils continuent à recevoir régulièrement leur bulletin.

Nous indiquer également les libellés d'adresses qui ne sont pas absolument corrects.

VISITEZ LES MUSEES DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION

A ROMANS

2, rue Sainte-Marie

A GRENOBLE

Rue Jean-Jacques Rousseau

Ces annonceurs nous aident ...
soyez leurs clients



« KATHY-FLORE »

INTERFLORA

Marcel COUCOUNETTE HARDY

3, passage de la Poste - 38250 VILLARD-DE-LANS

René BELLE

PEINTURE - VITRERIE - SOLS

Avenue de Saint-Nizier
Tél. : 95-17-29 38250 VILLARD-DE-LANS

L'AUBERGE DES MONTAUDS

M. et Mme Pierre MAGNAT

BOIS-BARBU

38250 VILLARD-DE-LANS ☎ (76) 95-17-25

André RAVIX

Chaussures

38250 VILLARD-DE-LANS

Tél. : 95-11-25

AGENCE ANDRÉOLÉTY

32, avenue Alsace-Lorraine

38000 GRENOBLE Tél. : 47-11-36

BRUN et PELISSIER

Régie d'Immeubles

12, avenue Alsace-Lorraine
Tél. (76) 87-18-62 38000 GRENOBLE

HOTEL SOLEIL LEVANT

Mme CATTOZ

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. (76) 95-17-15

LE CLOS MARGOT

Maison d'enfants à caractère sanitaire

Direction : **M. et Mme DEGACHES Jean**
38250 VILLARD-DE-LANS Tél. : 95-10-52

Mieux habillé pour MOINS CHER

par les magasins « **FEU VERT** »

14. rue Mathieu-de-la-Drôme
12, côte Jacquemart

ROMANS

Entreprise de
MAÇONNERIE et TRAVAUX PUBLICS

D. PESENTI « La Résidence »

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. : 95-17-41

VÊTEMENTS HOMMES ET JEUNES GENS

MAISON DU PROGRÈS

ROMANS

ELECTRICITE GENERALE

Dépannage Service rapide

Guy ROSTAING

Rue de Verdun - Cidex 308 - **38640 CLAIX**
Tél. : (76) 98-31-90

FINET-SPORT

VÊTEMENTS DE SPORTS

5, rue Félix-Poulat

38000 GRENOBLE Tél. : 87-02-71

GÉRANCES
Transactions immobilières

20, avenue de Romans
26000 VALENCE
Tél. : (75) 56-43-43

Cabinet COULET

S.N.C. COULET, SAGE ET BELLIER

S. A.

Transports
BOUCHET

1 et 3, route de Lyon

38120 SAINT-ÉGRÈVE

RESTAURANT DE LA BOURNE
FILLET-COCHE dit « Chez Caroline »

LA BALME DE RENCUREL
38680 PONT-EN-ROYANS Tél. : (76) 38-97-03

Imprimerie
NOUVELLE

Jean Blanchard

26000 VALENCE

47, av. Félix-Faure

Tél. (75) 43-00-81

TRAVAUX PUBLICS

V.R.D. GÉNIE CIVIL
CANALISATIONS SOUTERRAINES
G.D.F. - P.T.T. - E.D.F.



Constructions industrialisées
Marque déposée

ENTREPRISE J. BIANI

Quartier Revol
26540 MOURS-SAINT-EUSÈBE

Correspondance : Boîte Postale 25
26100 ROMANS



villard de LANS

cœur du Vercors

station de sports d'hiver classée
station de tourisme
station climatique classée

HAUT-LIEU DE LA RÉSISTANCE

HOTEL 2000

*** NN Georges FERREYRE

détente
bar - salons - jardin
chambres avec
téléphone et bar

télévision
ascenseurs
garage
parking

Route de Romans - R.N. 92

26000 VALENCE - Tél. (75) 43-73-01

LES SOUVENIRS ÉMOUVANTS
D'UNE FILLETTE DE DIX ANS...

**" RESCAPÉE DE
VASSIEUX-EN-VERCORS "**
par Lucette MARTIN-DE LUCA

B. P. 12

38250 VILLARD-DE-LANS

DROGUERIE R. MICHALLET

Place des Cosmonautes

Tél. : 56-51-31

34280 LA GRANDE MOTTE

accessoires auto

COMPTOIR INDUSTRIEL DAUPHINOIS

Boulevard Gignier - 26100 ROMANS
Tél. : 02-32-65

PLOMBERIE - ZINGUERIE - CHAUFFAGE
SANITAIRE - COUVERTURE - QUINCAILLERIE

Joseph TORRÈS

Place des Martyrs - 38250 VILLARD-DE-LANS
Tél. : 95-15-35

**SELLES ANGLAISES
WESTERN et MEXICAINE
HARNACHEMENTS**

BACHES et STORES

Locations

établissements

TARAVELLO

Rue des Charmilles
26100 ROMANS

Tél. : (75) 02-29-01

**LES
MAISONS**
D'ARCHITECTES

Confiez votre construction clé en main à un groupement d'architectes
Tél. (76) (5 12 22 - 5, rue Vaucanson - 38500 VOIRON

HOTEL DU SAPIN ★ NN
RESTAURANT - PENSION DE FAMILLE
Chambres tout confort
FORFAIT - SKI DE FOND - DESCENTE
SALLE POUR BANQUET

B É G U I N
BOUVANTE-LE-BAS 26190 St-Jean-en-Royans
Tél. (75) 48.57.63

MATHERON

ENTREPRISE d'ÉLECTRICITÉ

38250 VILLARD-DE-LANS
Tél. : 95-15-41

Bleu de Sassenage

MESTRALLET

Médaille d'Or
du Concours Général Agricole de Paris

Toute la nature du Vercors
en un seul fromage

VILLARD-DE-LANS

Tél. : (76) 95-00-11

**Caisse d'Épargne
DE ROMANS
ET BOURG-DE-PÉAGE**



Sté CHARTIER, CHAPUS & C^{le}

Charcuterie

Salaisons

Jambons

Saucissons

ROJAN

Siège :

3, rue de la Liberté
26100 ROMANS

Tél. (75) 02 27 23

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1984

MEMBRES ÉLUS

BUCHHOLTZER Gaston	36, av. Louis-Armand, Seyssins, 38170 Seyssinet-Pariset, ☎ (76) 21-29-16.
CLOITRE Honoré	Ripaillère, 38950 Saint-Martin-le-Vinoux, ☎ (76) 46-94-58.
JANSEN Paul	La Chabertière, 26420 La Chapelle-en-Vercors, ☎ (75) 48-22-62.
BARDIN Marcel	La Bételgeuse, rue Bonnevaux, 26100 Romans, ☎ (75) 02-56-75.
CROIBIER-MUSCAT Anthelme	9, rue Guy-Mocquet, 38130 Echirolles, ☎ (76) 22-15-81.
BOUCHIER Louis	6, rue Victor-Boiron, 26100 Romans, ☎ (75) 02-38-36 / Villard : (76) 95-15-07.
FÉREYRE Georges	Hôtel 2000, route de Romans, R.N. 92, 26000 Valence, ☎ (75) 43-73-01 Domicile : (75) 85-24-48.
FRANÇOIS Gilbert	5, allée du Parc, Cidex 55, 38640 Claix, ☎ (76) 98-52-16.
DENTELLA Marin	36, boulevard Maréchal-Foch, 38000 Grenoble, ☎ (76) 47-00-60.
BLANCHARD Jean	Combovin, 26120 Chabeuil, ☎ (75) 59-81-56.
DARIER Albert	4, rue Marcel-Porte, 38100 Grenoble, ☎ (76) 47-02-18.
RAVINET Georges	9, rue Louis-le-Cardonnel, 38100 Grenoble, ☎ (76) 86-81-91.

REPRÉSENTANTS DES SECTIONS

AUTRANS :

Président : REPELLIN Maurice, Les Gaillards, 38880 Autrans, ☎ (76) 95-32-18.
Délégué : FAYOLLAT Ferdinand, Le Tonkin, 38880 Autrans.

GRENOBLE :

Président : CHABERT Edmond, 3, rue Pierre-Bonnard, 38100 Grenoble, ☎ (76) 46-97-00.
Délégués : BELOT Pierre, 49, rue Général-Ferrié, Bât. D, 38100 Grenoble.
CHOAIN Alfred, 137, cours de la Libération, 38100 Grenoble.
HOFMAN Edgar, Les Vouillants, 38600 Fontaine.
MÉTRAL Charles, 46, rue Général-Ferrié, 38100 Grenoble.

LYON :

Président : RANGHEARD Pierre, 22, rue Pierre-Bonnaud, 69003 Lyon, ☎ (7) 854-97-41.
Délégué : DUMAS Gabriel, 8, av. de Verdun, 69540 Irigny.

MENS :

Président : PUPIN Raymond, Les Brachons, Saint-Baudille-et-Pipet, 38710 Mens, ☎ (76) 34-61-38.
Délégué : GALVIN André, Les Adrets, 38710 Mens.

MONESTIER-DE-CLERMONT :

Président : LOMBARD Gustave, 132, Grande-Rue, 38650 Monestier-de-Clermont, ☎ (76) 34-08-65.
Délégué : ATHENOUX Pierre, Roissard, 38650 Monestier-de-Clermont.

MONTPELLIER :

Président : VALETTE Henri, Le Mail 3, 42, avenue Saint-Lazare, 34000 Montpellier, ☎ (67) 72-62-23.

PARIS :

Président : Docteur VICTOR Henri, 138, rue de Courcelles, 75017 PARIS, ☎ (1) 763-40-59.
Délégué : ALLATINI Ariel, 33, rue Claude-Terrasse, 75016 PARIS.

PONT-EN-ROYANS :

Président : FRANÇOIS Louis, le Petit Clos, 38680 Pont-en-Royans, ☎ (76) 36-03-95.
Délégué : TRIVERO Edouard, rue du Merle, 38680 Pont-en-Royans.

ROMANS :

Président : ROSSETTI Fernand, rue Premier, 26100 Romans, ☎ (75) 02-74-57.
Délégués : MOUT Jean, 44, rue Parmentier, 26100 Romans.
GAILLARD Camille, Le Rivisère, rue de Dunkerque, 26300 Bourg-de-Péage.
GANIMÈDE Jean, rue Port-d'Ouvray, 26100 Romans.
DUMAS Fernand, rue Raphaëlle-Lupis, 26300 Bourg-de-Péage.

SAINT-JEAN-EN-ROYANS :

Président : BÉGUIN René, Bouvante-le-Bas, 26190 Saint-Jean-en-Royans, ☎ (75) 48-57-63.
Délégués : Mme BERTHET Yvonne, 43, rue Jean-Jaurès, 26190 Saint-Jean-en-Royans.
FUSTINONI Paul, rue Jean-Jaurès, 26190 Saint-Jean-en-Royans.

VALENCE :

Président : COULET Marcel, rue du Guimand, Malissard, 26120 Chabeuil, ☎ (75) 85-23-49.
Délégués : MARMOUD Paul, 62, avenue Jean-Moulin, 26500 Bourg-lès-Valence.
BÉCHERAS Marcel, route des Roches qui dansent, 26550 Saint-Barthélemy-de-Vals.

VASSIEUX - LA CHAPELLE-EN-VERCORS :

Président : JANSEN Paul, La Chabertière, 26420 La chapelle-en-Vercors, ☎ (75) 48-22-62.
Délégué : GELLY Gaston, 26240 La Chapelle-en-Vercors.

VILLARD-DE-LANS :

Président : GERVASONI Tony, La Conterie, 38250 Villard-de-Lans, ☎ (76) 95-06-21.
Délégués : REPELLIN Léon, rue Roux-Fouillet, 38250 Villard-de-Lans.
ARRIBERT-NARCE Eloi, rue Paul-Carnot, 38250 Villard-de-Lans.
GUILLOT-PATRIQUE André, Les Bains, 38250 Villard-de-Lans.
MAYOUSSE Georges, av. Docteur-Lefrançois, 38250 Villard-de-Lans.

SECTION BEN :

Président : MICOUD Gabriel, Vieille Rue des Ecoles, Etoile, 26800 Portes-lès-Valence, ☎ (75) 60-64-17.
Délégués : DASPRES Lucien, 42, boulevard Maréchal-Foch, 38000 Grenoble, ☎ (76) 47-31-19.
PETIT André, La Condamine, 26400 Crest.

COMPOSITION DU BUREAU NATIONAL 1984

Président national : Colonel Louis BOUCHIER	Secrétaire national : Albert DARIER
Vice-présidents nationaux : Anthelme CROIBIER-MUSCAT (Ind.) Marin DENTELLA (Grenoble) Georges FÉREYRE (Valence) Docteur Henri VICTOR (Paris)	Secrétaire adjoint : Lucien DASPRES Trésorier national : Gilbert FRANÇOIS Trésorier adjoint : Paul JANSEN

COMMISSAIRES AUX COMPTES

BAGARRE Paul, rue Alléobert, 26190 Saint-Jean-en-Royans.
BONNIOT Jean, 19, chemin de Chatiou, 26100 Romans.

